

L'église Sainte-Marguerite de Grande-Eneille



Les Eneilles



Grande-Eneille.

Séparées par une colline en forme d'éperon dont les versants abrupts sont boisés de feuillus et de taillis, Grande et Petite-Eneille forment une localité quelquefois appelée les En(n)eilles. Elles appartiennent à l'ancienne commune de Grandhan et occupent l'extrémité sud-ouest du territoire famennais de Durbuy, entre les entités de Hotton au sud et Somme-Leuze à l'ouest, en terre namuroise.

L'Ourthe qui les souligne au sud et l'un de ses petits affluents, le Ri des Sourdants, tracent en grande partie la limite de la commune. La plaine alluviale que la rivière y a développée est réservée en majeure partie aux pâturages et prés de fauche. Sur les versants et les replats qui la dominent s'y mêlent des labours. Vestige probable d'une possession seigneuriale de l'époque féodale, la pointe occidentale du territoire reste quant à elle entièrement vouée à la forêt, où les résineux sont minoritaires.

Enfin, au nord, des monticules boisés suivent les courbes capricieuses du terrain. La zone a pu servir de réserve de pierres à bâtir pour les besoins locaux.

Le substrat rocheux des Eneilles est effectivement formé en majorité par des schistes friables et des grès caractéristiques de la Famenne. Il favorise des sols humides dans les fonds et sur les faibles pentes, avec quelques marais au bord de l'Ourthe, mais il offre un faciès plus sec sur les versants et les crêtes exposées à l'érosion éolienne. Dans ce contexte mixte, la flore typique des terroirs famennais demeure assez bien préservée, avec ses prairies maigres, ses landes, ses falaises et talus secs schisteux, ainsi que ses pelouses silicoles, riches d'une faune exceptionnelle et rare. S'y ajoutent des chênaies et charmaies éparses, formant un ensemble qui a permis la création d'une réserve naturelle agréée.

Le cadre environnemental de cette portion de Famenne apparaît ici assez vallonné et varié. Les deux localités s'y déploient suivant un axe principal assez sinueux qui gravit le versant de vallée. De très courts chemins de traverse, orientés suivant les plissements du terrain, donnent accès à l'une ou l'autre bâtisse éloignée de la rue. L'implantation globale des constructions suit une même orientation, s'ouvrant surtout vers le sud-est. Indépendamment de son évolution au fil du temps, l'habitat des Eneilles adopte les caractéristiques de sa région où la trame des pans de bois rivalise encore largement avec les maçonneries de briques et de pierres. Sous des toitures partagées entre ardoises et tuiles sombres, cette juxtaposition de modes de construction différents contribue à la palette chromatique de l'ensemble, avec le blanc et les ocres des peintures, le rouge de la brique nue et le gris patiné du calcaire.

Le village et son hameau comportent d'intéressants témoignages d'architecture, dont le principal est sans nul doute l'église paroissiale Sainte-Marguerite de Grande-Eneille, monument classé depuis 1976. L'édifice bâti en moellons de calcaire sur une butte schisteuse se caractérise par sa courte tour d'origine romane, refaçadée à la fin du XVII^e siècle et dotée d'une imposante flèche tronconique. La nef remonte elle aussi aux mêmes périodes, l'une d'origine, l'autre de restauration ou d'agrandissement, comme en témoigne le chœur daté de 1633 et ajouré de fenêtres en tiers-point, indiquant la persistance du style gothique encore à l'époque dans les édifices religieux. En revanche, la tour-porche du parvis, accolée à la tour romane, présente les caractéristiques plus affirmées d'une architecture de style traditionnel de la fin du XVII^e siècle.

L'édifice est toujours cerné par son vieux cimetière qu'affermissent de beaux murs de soutènement. S'y voient notamment une dalle funéraire en schiste signée par André Starcke de Bastogne au XIX^e siècle, ainsi qu'un petit crucifix de calcaire d'esprit populaire enchâssé dans la maçonnerie de la tour.

En contrebas du cimetière, l'ancien presbytère en briques et pierres calcaires est augmenté de différentes dépendances en colombage. En contre-haut, un peu à l'écart, les bâtiments de l'ancienne école dominent la plaine de l'Ourthe. Ces deux bâtiments, construits en briques et pierres de taille calcaires dans la seconde moitié du XIX^e siècle, forment avec l'église et la cure le noyau principal du village. C'est à ce titre qu'ils sont intégrés dans le site classé qui entoure l'église Sainte-Marguerite.

À côté de cet ensemble caractéristique et bien conservé, l'habitat de Grande Eneille a beaucoup évolué ces dernières décennies. Cependant, le pan de bois de la Famenne y reste toujours bien représenté malgré les transformations. Diverses maisons, dépendances et anciennes fermes en long l'illustrent, tout comme à Petite-Eneille.

(Sources : « Patrimoine architectural et territoires de Wallonie - Durbuy, Erezée et Manhay » - Ministère de la Région Wallonne - Editions Mardaga - 2007 - Imp. Snel Grafics à Vottem.)



↕ L'église d'Eneille dans son environnement.



Le cimetière d'Eneille et son église.

La paroisse Sainte-Marguerite de Grande-Eneille

par l'Abbé E. CONROTTE



Le village d'Eneille vu de Noisieux (lors des crues de l'Ourthe en janv. 2011).



Le presbytère, l'église et l'école d'Eneille (anc. carte postale).

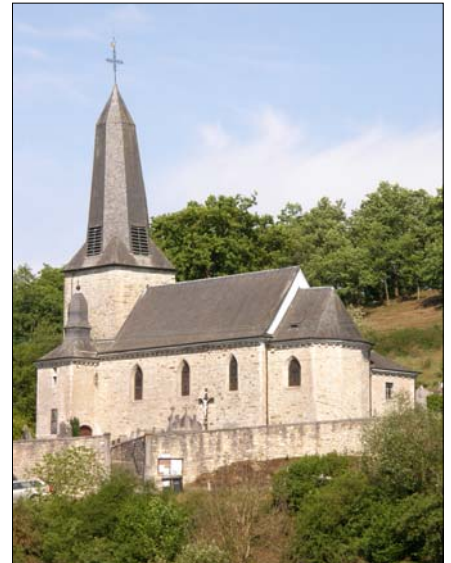


L'église d'Eneille sur sa butte schisteuse.

Les origines. « Au témoignage d'un antique curé d'Eneille, qui a écrit l'avoir vu dans un registre de l'abbaye de Neufmoustier, l'église paroissiale date de l'an 1000. » (1)

Il est impossible de préciser l'époque où le culte chrétien, dans nos pays, remplaça le culte païen. Mais sans aucun doute, la villa d'Eneille dut être visitée de bonne heure par les premiers apôtres du Condroz, traversée qu'elle était par sa voie romaine, aboutissant à Tongres et à Trèves, deux centres de civilisation chrétienne aux premiers siècles de notre ère.

La Patronne. L'autel Sainte-Marguerite y remplaça-t-il immédiatement l'autel du dieu Pan? C'est peu probable, puisque le culte de sainte Marguerite ne s'est répandu en



L'église d'Eneille.

occident que depuis les Croisades.

La paroisse d'Eneille existait avant son incorporation à Neufmoustier; elle est peut-être de fondation stavelotaine, puisque la terre d'Eneille relevait de Stavelot depuis la donation de Pépin de Herstal, au VII^e siècle, jusqu'à la donation de Charles le Gros, à la fin du IX^e siècle.

On sait d'ailleurs que les paroisses de Tohogne et d'Ocquier, non loin d'ici, ont été fondées au VII^e siècle par saint Sigolin, abbé de Stavelot, successeur de saint Remacle.

Quoi qu'il en soit, sainte Marguerite, vierge et martyre, est de temps immémorial patronne de la paroisse.

Elle a pu nous venir avec les chanoines augustins de Pierre l'Hermite, desservants de la cure, comme vicaires perpétuels de Neufmoustier.

D'autre part, sainte Marguerite est fort en honneur dans le nord du Luxembourg et dans le diocèse de Liège. Il y a les roches ou les grès Sainte-Marguerite près de Durbuy, comme il y a la montagne Sainte-Marguerite à Laroche.

Dans l'ancienne organisation ecclésiastique, la paroisse d'Eneille, comme la plus grande partie du vieux duché de Luxembourg, appartenait au diocèse de



L'autel latéral Sainte-Marguerite (côté Sud).



Statue de sainte Marguerite (détail).

Liège, divisé en huit archidiaconés, subdivisés eux-mêmes en doyauemes ou doyennés.

Eneille était une des 70 paroisses du concile d'Ouffet, archidiaconé du Condroz, jusqu'à la nouvelle circonscription des cures ou succursales, réglée par le décret impérial du 30 septembre 1807, qui la plaça dans le doyenné de Durbuy.

Les églises paroissiales de l'ancien diocèse de Liège étaient divisées en églises majeures ou entières, en églises médianes et en quartes chapelles, selon qu'elles payaient le tout, la moitié ou le quart de la taxe ecclésiastique due à l'évêque, à l'archidiacre et au doyen. Les archidiaques étaient des espèces de vicaires généraux, souvent inamovibles, chargés d'abord de la direction des affaires temporelles pour les églises situées dans leur circonscription. « Ils visitaient les églises majeures et médianes et y donnaient l'institution aux curés canoniquement nommés par les collateurs, tandis que ces fonctions étaient exercées dans les quartes chapelles par le doyen. On croit avec assez de fondement que les églises majeures sont les églises-mères primitives, que les médianes sont issues d'un démembrement à une époque déjà ancienne, et que les quartes chapelles sont des églises filiales érigées en paroisses à une époque plus moderne (2).

On peut lire à l'appendice la répartition des églises du Concile d'Ouffet dans cet ancien cadre. Eneille était une église médiane.

Les curés de chaque paroisse, toujours au diocèse de Liège, choisissaient leur doyen parmi les curés de leur ressort, sous la présidence de l'archidiacre. Il était prescrit aux doyens de convoquer les curés en synodes ou conciles un certain nombre de fois déterminé. De là le nom de Concile donné aux doyennés. Ces conciles étaient encore divisés en confréries.

Dans le concile d'Ouffet, Eneille faisait partie de la confrérie de Wéris. Nos conférences ecclésiastiques d'aujourd'hui ne sont que la reproduction de ces anciens conciles.

« Dans le doyenné d'Ouffet, il y avait 5 classes de 6 ou 7 curés chacune; chaque classe nommait un définiteur. Les définiteurs confèrent ensemble sur les différentes affaires, mais ne définissent rien sans l'avis de ceux de leur classe. Outre le définiteur, il y a un collecteur de tailles. Chaque année, on nomme 5 assoieurs de tailles, qui agissent de concert avec le collecteur. » (Deldef, curé à Tohogne).

Le doyen était appelé official, en tant que juge des causes ecclésiastiques dans son doyenné. Il y avait appel de ses sentences à l'official de Liège. Il se faisait aider, pour différents services, par un curé de son canton, appelé vicaire du doyen, vice-doyen.

Les doyens et vice-doyens conservaient leur résidence dans la paroisse à laquelle ils étaient attachés, parce que ces charges étaient indépendantes de la cure ou du chef-lieu. C'est ainsi que nous verrons le doyen ou l'official tantôt à Petithan, tantôt à Grandhan, Melreux, Rendeux, Marcour, Harzé, parfois même à Ouffet. Ces paroisses étaient momentanément le centre du doyenné; mais généralement les réunions étaient fixées à Durbuy.

Les taxes ecclésiastiques dues à l'évêque, à l'archidiacre et au doyen s'appelaient *iura cathedrici et obsonii*, ou simplement l'*obsonium* et le *cathedricum*, le cathédrique et l'obsonique. Pour les amateurs de plus amples détails, nous transcrivons en appendice ce que nous avons trouvé là-dessus dans nos archives.

Le curé d'Eneille, comme curé moyen, payait la moitié de la taxe totale, soit 10 gros de cathédrique (le gros valait trois livres), plus un gros pour la *registratio*, et un gros pour la quittance; et 5 gros d'obsonique, *seclusis registratione et quittance*.

Le cathédrique se payait avant la Saint-Blaise, chaque quatrième année bissextile; et l'obsonique, l'année antébissextille.

Le patronage ou collation de la Cure: son incorporation à Neufmoustier.

Eneille et son église étaient déjà *possession* de l'abbaye de Neufmoustier en 1178, d'après la bulle d'Alexandre III, qui cite « Anale » dans la longue liste des cures incorporées à Neufmoustier: « *Possessionem vestram de Anale, cum ecclesia protectione nostra suscipimus* » (3).



Le village de Grande-Eneille.



Grande-Eneille, n° 28 - Vieille habitation.



Le château de Neufmoustier (état actuel).



Huy - Le parc de Neufmoustier (anc. carte postale).

L'incorporation est un acte de l'autorité pontificale en vertu duquel une église paroissiale perd son autonomie et devient filiale d'une autre église ou d'un monastère. Elle n'a plus aucune part dans le choix de ses pasteurs, qui prennent désormais la qualité de *vicaires perpétuels*. Ils sont présentés et entretenus par la nouvelle église-mère, suivant les conditions déterminées par l'évêque» (4).

Neufmoustier, près de Huy, était un monastère de Chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui pouvaient être envoyés *in vicariam perpetuam* dans les paroisses dont l'abbaye avait la possession; car la possession d'une église donnait le droit de patronage ou de collation à la cure. En général, celui qui percevait la dîme avait l'obligation de fournir le service religieux. Si, comme cela devait être en principe, l'évêque lui-même levait la dîme, il avait le droit et l'obligation de nommer le curé. Si, par octroi, par abus, la dîme était perçue par un seigneur laïc ou ecclésiastique, c'était le seigneur ou l'abbé, c'est-à-dire le patron qui avait le droit de présenter le curé à l'évêque, qui n'avait qu'à vérifier sa capacité et devait le nommer.

Le patronage d'Eneille appartenait à l'abbaye de Neufmoustier depuis que le droit de lever la dîme et de présenter le curé lui avait été donné par un personnage qui antérieurement était décimateur et patron d'Eneille.

Tous les monastères, lors de leur fondation, recevaient de certains bienfaiteurs des dîmes et des patronats. Nous verrons plus loin Jean Donis, prêtre de Durbuy affirmer gratuitement que la cure d'Eneille a été présentée à Neufmoustier par un seigneur d'Eneille, ancien collateur. C'est probable, mais pas prouvé.

Donc, dès avant 1178, les religieux de Neufmoustier étaient en possession paisible de la cure d'Eneille; cette situation a duré jusqu'en 1547, année où pour la première fois, la possession leur fut contestée par Jean Donis.

Avant de passer en revue les curés d'Eneille, vicaires perpétuels de Neufmoustier, jusqu'à la Révolution française, il sera utile de résumer l'histoire de l'abbaye du Neufmoustier.

«Le premier établissement du Neufmoustier date de 1101.

Au retour de la première croisade, selon le récit des chroniqueurs, le bateau qui portait Pierre l'Hermite et divers seigneurs belges, entre autres Conon de Montaigu et Lambert de Clermont, fut assailli par une tempête violente. Les passagers promirent d'élever une église à la gloire de Dieu, s'ils échappaient au naufrage. Parvenus heureusement au port, ils accomplirent leur vœu et choisirent la ville de Huy, pour y édifier, en dehors des murs, une église qu'ils placèrent sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste et du Saint-Sépulcre. Pierre l'Hermite y réunit plusieurs prêtres et leur donna la règle de Saint-Augustin; il fut le premier prieur de la nouvelle église (*novum monasterium*: Noumosty, Neufmoustier), et le resta jusqu'à sa mort (8 juillet 1115).

Cette église fut consacrée en 1130, par l'évêque de Liège, Alexandre. Après des débuts assez difficiles, le monastère prospéra grâce aux libéralités des princes et des particuliers, suffisamment nombreuses pour que le diplôme du pape Alexandre III (1178) mentionne les biens du Neufmoustier à Huy, Castres, Eneille (Anale), Petit-Bois, Modave, Villers, Seraing, Lamontzée, Terwagne, etc.

D'autres bulles confirmèrent la précédente, notamment en 1248 et en 1260.

En 1208, *tum propter ampliacionem, tum propter amoenitatem et situm loci et ecclesiae exaltationem*, l'évêque de Liège, Hugues de Pierrepont, avait changé le prieuré en abbaye, et le chanoine Alexandre en fut le premier abbé.

Cependant la mémoire de Pierre l'Hermite y avait été oubliée: ses restes reposaient dans une tombe modeste, qu'il s'était choisie lui-même en dehors de l'église, sous la gouttière. Un chanoine, Maurice de Neufmoustier, l'interpolateur de la chronique de Troisfontaine et de Gilles d'Orval, résolut de lui faire rendre les honneurs dus au fondateur du Neufmoustier et à l'apôtre des Croisades. Le 5 octobre 1242, on transporta les précieux restes en grande pompe dans l'église, où un service solennel fut célébré; puis dans la crypte, devant l'autel des apôtres saint Philippe et saint Jacques. Ils y furent vénérés jusqu'à la Révolution française.

L'abbaye du Neufmoustier comptait généralement dix chanoines. Outre l'abbé, elle n'avait comme dignitaires que le prieur et le prévôt. Le prévôt était



Huy - Le tombeau de Pierre l'Ermite.

en même temps curé de Saint-Nicolas à Huy, et le chanoine le plus âgé était d'ordinaire curé d'Eneille. Outre la cure d'Eneille, les Augustins du Neumoustier ne desservirent que Saint-Nicolas et Saint-Etienne à Huy; encore ces deux églises furent-elles réunies en 1624. Quant à l'église de Castres, citée en 1178, elle fut échangée avec Saint-Jacques de Liège.

La vie du monastère ne fut pas toujours paisible: il y eut des conflits nombreux et des procès continuels, tantôt contre les particuliers, tantôt contre la ville, tantôt contre l'église de Sainte-Marie à Huy; avec cette dernière, surtout pour des questions de préséance: ordre à suivre dans les processions, dans les sonneries de cloches le Samedi saint; d'autres débats concernaient l'administration des sacrements, la sépulture des laïcs dans l'église du Neufmoustier, etc., etc. Commencés en 1212, ces procès se renouvelèrent jusqu'à la suppression de l'abbaye.

A l'intérieur même, il y eut des orages entre l'Abbé et ses chanoines, les seconds reprochant au premier une trop grande parcimonie dans les distributions qu'il leur faisait. Aussi, dès 1287, on divisa les biens et les revenus du couvent en deux parts: l'une servant à l'entretien de l'Abbé et aux dépenses générales, l'autre était affectée à l'entretien du prieur et des chanoines. Cela ne mit pas fin aux difficultés, et les chanoines, gens pratiques, usèrent d'un autre moyen: à la mort de chaque Abbé, les survivants, avant de procéder à l'élection du nouveau, concluaient un accord, que tous promettaient de respecter, spécifiant les droits, privilèges, devoirs des chanoines, le montant de leur pension et de leur apport en nature, etc.

Chose assez explicable, mais peu compatible avec une bonne administration et une vie religieuse parfaite, les chanoines s'accordèrent des faveurs de plus en plus grandes; de là, difficultés pour le nouvel élu de tenir les promesses du contrat, et parfois, conflits qui pourtant assez rarement tournèrent à l'état aigu. Au XVIII^e siècle cependant, l'Abbé Théodore-Eustache de Ponty dut quitter la maison et se contenter d'une pension viagère; et son successeur, François-Joseph-Ignace de Lemede, quarantième et dernier Abbé, n'échappa au même sort que grâce (!) à la Révolution française, qui mit tout le monde d'accord en confisquant le couvent.

En 1797, l'abbaye ne renfermait plus que trois chanoines; un quatrième s'était enfui par peur.

Déjà l'abbaye était mutilée, et l'église transformée en magasin à fourrages pour l'armée républicaine.

A sa suppression, l'abbaye possédait, outre ses bâtiments conventuels à Huy, divers biens, notamment 80 bonniers de terre à Petit Bois, 32 à Meeffe, des bois à Vierset, Neuville, Villers-le-Bouillet, où elle avait aussi des parts de houillères. Les rentes en argent et en nature formaient un capital de plus de 210.000 francs. L'abbaye fut vendue au prix de 342.000 francs, à J. Gosuin, en 1797, comme bien national.

Elle passa en 1854 à M. Charles Godin. Il fit édifier en 1857, sur le caveau qui avait contenu le tombeau de Pierre l'Hermite, une statue en pierre, représentant le promoteur des Croisades, léguée en 1911 à la ville de Huy (5).

L'exposé qui précède, outre qu'il rattache assez directement la paroisse d'Eneille à l'histoire des Croisades, a encore l'avantage de nous faire comprendre certaines particularités propres à la nomination des curés d'Eneille, par exemple, pourquoi ils se disaient *vestits* de l'Abbé et du Chapitre de Neufmoustier, et pourquoi la résignation se faisait en mains de cette double autorité, diversement intéressée, comme nous venons de le raconter.



Huy - Vestiges de l'abbaye de Neufmoustier (coll. Freddy Van Daele).



Huy - La statue de Pierre l'Ermite.

(1) Note de M. Georis, ancien curé d'Eneille.

(2) Clausset et Mauclet.

(3) Fonds de Neufmoustier. Archives de Liège.

(4) Lenoir: Histoire de Villers-sur-Semois.

(5) Note de M. Tihon, archiviste à Liège, puis à Bruxelles.

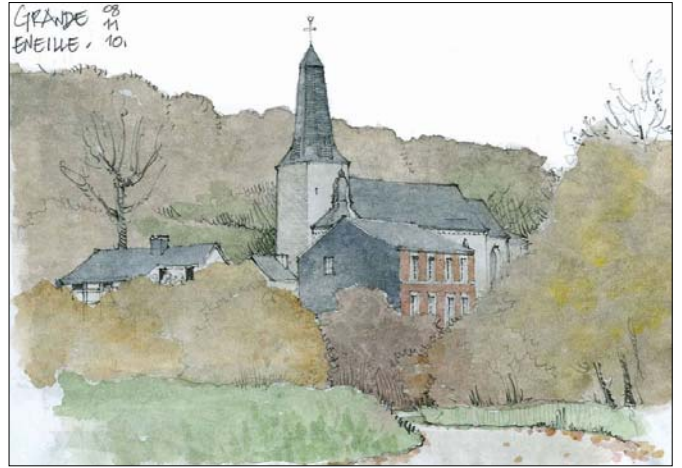
(Textes extraits des Publications de l'Institut Archéologique du Luxembourg, 1912, tome XLVII des Annales - «Les Eneilles à travers les Ages» par l'abbé Conrotte, curé d'Eneille - Chapitre VII, La paroisse, § 1, Les origines - La Patronne - L'ancienne Division ecclésiastique - La Collation de la Cure - Imprimerie et lithographie F. Brück, Arlon.)

L'église Sainte-Marguerite de Grande-Eneille

par l'Abbé E. CONROTTE



Dessin de l'église d'Eneille (carte postale).



Le village de Grande Eneille et son église (aquarelle de Michel Gérard).



L'église d'Eneille dans son écrin de verdure.

L'église Sainte-Marguerite, coquettement assise au flanc de la colline, avec ses vieux murs de pierres grises tranchant sur la verdure du fromental, entourée de son antique cimetière où reposent dix siècles endormis, forme

avec les bâtisses de l'école et du presbytère en briques rouges, un groupe délicieux à l'œil, un motif d'aquarelle, qui a tenté le pinceau de plus d'un artiste. Elle est exactement orientée,



Le cimetière de l'église d'Eneille (côté Nord).

comme toutes les vieilles églises. Datant de l'époque romane, elle en a gardé le cachet sévère, malgré ses multiples restaurations. La vieille tour massive, son parvis percé de meurtrières, ses trois portails en plein cintre, ses colonnes et sa grande arcade à l'entrée du chœur, lui-même en gothique tertiaire ; ses fenêtres en ogive, avaient depuis longtemps attiré l'attention des amis de l'art chrétien. Le 10 janvier 1910, une décision ministérielle l'a placée parmi les monuments de troisième classe.



L'église d'Eneille (côté chœur).



L'église d'Eneille (côté jubé).

Antérieure à 1178 et à la bulle d'Alexandre III, rien ne s'oppose à ce qu'elle date réellement de l'an mil, comme le rapporte un ancien religieux de

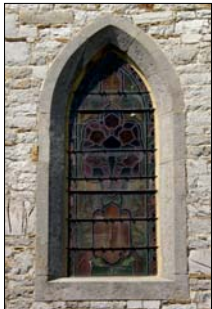
Neufmoustier qui écrit l'avoir lu dans les annales de l'abbaye.



Le presbytère, l'église et l'école d'Eneille.



L'église d'Eneille (côté chœur).



Une des trois fenêtres de la nef (côté Sud).



La croix de la flèche et son coq doré.



Fenêtre à travers à l'étage du parvis.

Le chœur fut restauré en 1633. Les nervures et l'aspect général sont peu réguliers. Du milieu de la nef, le chœur paraît



Intérieur de l'église d'Eneille vers 1900 (carte postale).

légèrement incliné vers la gauche. C'est que, d'après Lequarré, dans son traité des mesures au pays de Liège :

« Les maçons n'èstît wère adon ustiyl come oûy po fé des dreutès royes, qwand c'est qu'èle èstît on po longues. C'est coula qui d'vins lès grandes églises (et même dans les petites comme à Eneille), qu'ont stu batèyes i-a passé treus, qvate, cints ans, on veut télé-fèy des finiesses qui sont deûs, treûs pôces pu hautes di soû (seuil) eune qui l'aute. C'est coula ossu qu'on veut l'Keur di cès églîses-la clintchî 'ne miète so l'costé, rapport al roye de mitan dèl grande alèye. I-enn'a qui volèt qu' les archi tète ques d'adon l'arît fait en-èsprès po r'présinter l'tiesse de Bon Diu sol creûs on pô clintchèye dè hlintche costé. Ci sèrèût vrèy, si l'Keur di totes les



Le chœur de l'église d'Eneille (les trois autels).

églises clintchèye todi dé mimne sins; mins i-a dès cisses qui n'clintchèt nin, et, wice qu'èle èl fêt, tôt asteûre c'est vès l'hlintche main, tot asteûre vès l'dreûte, qui l'Keur est foû roye avou l'grande alèye : c'est come i-atoumève ». Le même auteur explique l'irrégularité des nervures par l'absence du mètre aux multiples divisions, permettant de prendre des mesures précises. Les maçons de village se servaient d'une grande règle qui dirigeait l'œil à la diable dans le domaine de l'à-peu-près.

En 1665, Noël de Pierreux restaure la nef et agrandit les deux fenêtres — les fenêtres de gauche et la 3^e à droite sont de date récente — refait les deux boiseries du chœur — l'une est encore au jubé. (Une ligne en retrait, à courbe romane, sur les deux murs latéraux, à l'entrée du chœur, semble indiquer qu'il y avait là deux chapelles, l'une dédiée à la Sainte Vierge; l'autre à sainte Marguerite, en face de laquelle fut enterré le greffier Pirard.)

En 1689, André Le Charpentier fait « la réparation de la tour entière et église d'illecque, laquelle nous avons commencée, dit-il, le deuxième avril 1689, la veille de l'Invention Sainte-Croix, après avoir invoqué l'assistance de Dieu, de la Sainte Vierge et de notre bonne patronne sainte Marguerite — solennellement par le très saint sacrifice de la messe, le Vénérable étant exposé; lequel achevé, nous sommes



La tour et son parvis.



Porte d'entrée du parvis.



Ancienne porte d'entrée de la tour.

allés processionnellement aux fondements de la tour, pour y bénir les trois premières pierres, laquelle bénédiction étant faite et trois collectes dites en l'honneur de saint Joseph, sainte Marguerite et sainte Barbe, Noble Dame Madame Marguerite de Prez, dame douairière des Enneilles, a mis la première pierre, moi, la seconde, et Monsieur de Prez, frère de la dite Dame, la troisième; et par après, la plus saine partie de mes paroissiens sont descendus l'un après l'autre dans les fondements, frapper sur les trois pierres avec le marteau des maçons». Elle fut achevée le deux juillet 1689. La tour entière comprenait 25 verges de murailles et trois portails de pierres neufs. Le portail intérieur, faisant

face à la nef, porte la date de 1689.

Le tout a coûté 181 patagons et six eskelins.

Le coffre Sainte-Marguerite suffit presque à lui seul pour couvrir ces frais de réparation. En 1687 et en 1688, on y avait trouvé en deux saquelets 157 patagons et demi et 18 patars. Des dons particuliers firent le reste.

Pour disposer ainsi de l'argent de l'église, il avait fallu l'autorisation du Révérend official forain au Luxembourg, Jean d'Awan, curé de Petithan, qui l'accorde pour cette fois seulement, le 29 avril 1689. La requête qui lui fut adressée par le curé, le seigneur et les paroissiens d'Eneille, remonte la nécessité pressante qu'il y a de réparer incessamment la tour de leur église, «voulant tomber et défectueuse de trois côtés. Et comme cette charge est incombante aux manants, lesquels dans la conjoncture présente, outre les pierres et autres matériaux qu'ils ont fourni bien avec de la peine, sont incapables de donner autre chose» les suppliants demandent à l'official la permission de prendre les dépens nécessaires pour la main-d'œuvre hors de l'épargne des revenus de l'église «qui est bien ornée et ne manque de rien.» Il y eut le jour de la pose de la première pierre de grandes festivités à Eneille: le compte des mambours de cette année porte 24 patars (env. 1 fr. 40), pour les ménestriers.

L'an 1777, le 9 du mois de mai, vers les onze heures et trois quarts du soir, la flèche de l'église fut foudroyée. C'est depuis lors qu'elle offre à l'œil cet aspect tronqué de pain de sucre entamé, qui contraste si fort avec la grâce de la tulipe renversée qui domine le parvis accolé à la tour. Voici la relation du fait par un témoin autorisé: «Ce jour là nous avons essuyé l'*oragand* le plus furieux. De mémoire d'homme, il n'en est point arrivé de semblable. En quatre ou cinq minutes de temps, tout a été entièrement ravagé et dévasté par la grêle et par le vent si impétueux qu'il a renversé plusieurs maisons, arraché les arbres les plus forts, chesnes, hêtres, tilleux; et les wassends, qui étaient tous en épis, ont été entièrement non ravagés, mais hachés, au point qu'en bien des endroits il n'en restait le moindre vestige, la terre trop légère ayant été pour ainsi dire labourée et couverte de grelons de la grosseur d'un œuf de pigeon, à un demi-pied de haut.

» Cet affreux orage s'est formé au-delà du Hainaut français, et a passé par Valenciennes, déjà avec la même violence et faisant les mêmes dégâts, prenant sa direction sur ce pays, dont les Eneilles et Noisieux se trouvaient malheureusement dans le centre — les voisins des deux côtés n'ayant pas également souffert de la grêle — et a été fini, à ce que nous avons pu apprendre, dans les déserts du pays de Salm. Sa largeur ordinaire n'était qu'environ deux lieues.

» L'inexpérience nous a été très nuisible: les plus laborieux de ceux qui ne manquaient point de ressources ont remis la charrue dans les endroits ensemencés de wassend, pour y ressemer de l'orge ou de l'avoine, qui n'ont point du tout réussi; et ceux qui ont laissé leur terre et essarts à la merci de Dieu, ont encore recueilli quelque chose: environ une moitié de récolte ordi-



La flèche de l'église.



Le parvis et son entrée en plein cintre.



L'église (côté Nord).



Bénitiers usés par le temps.



Dans le chœur, côté sacristie: retrait du mur.

marque 1 fl. 16 sous pour le *chartier* qui est allé chercher le tout à Marche; plus 18 florins de plomb acheté chez la Veuve Crépin; ce qui, avec divers menus frais, donne pour la réparation de la flèche et du toit environ 55 florins.»

En 1813 et en 1815, les murs de la tour et de l'église furent encore réparés pour une somme de 209 florins.

La dernière grosse réparation a commencé vers la Saint-Pierre 1840, et fini à la même époque en 1841, du temps de M. Georis, qui écrit que «l'église fut rétablie presque à neuf, puisque les travaux s'élevèrent à plus de 6.000 francs, prélevés en partie sur une coupe extraordinaire d'une contenance égale à l'ordinaire de deux années, au bois d'Eneille, y compris les chênes de l'année courante, pour une valeur de 2.500 francs».

La *sacristie*, avec le comble, fut faite en 1704, avec *trois charrées de pierres cherchées sur Côleux*, comme d'ailleurs toutes les pierres pour les murailles de l'église et du cimetière. Elle fut pourvue d'une armoire en



Le passage « réservé au curé ».

naire; car si on s'était gardé d'y mettre un peu trop longtemps le bétail, on était ravi avec admiration de voir repousser les grains de ceux qui n'avaient point eu la force de relabourer et qui les avaient affranchis de la pâture». *Hoc descripsit Randollet, pastor in Eneilles.*

Le même curé Randollet, si poétique dans ses narrations et si pratique dans ses comptes, consigne aux *Exposita* de 1777 les notules suivantes:

«Après l'affreux ouragan de 1777, les Demelenne de Marche ont travaillé quatre jours aux réparations du toit de l'église et de la flèche, deux jours à 28 sous et deux à 17 1/2; puis, il leur compte cinq pintes de bière à 1 florin; note qu'ils ont employé deux mille ardoises de Herbeumont à vingt-deux escalins le mille, deux mille clous de lattes à 28 sous le mille;



Les trois croix en fer battu de l'église.



La sacristie.

chêne, pour remiser les ornements et vases sacrés. C'est un modèle du genre, très commode; mais aujourd'hui trop petite pour contenir toutes nos richesses ornementales.

Un retrait du mur rappelle qu'il y avait en face de l'autel une ouverture permettant aux seigneurs d'assister à la messe de la sacristie même.

En 1741, Lambert Grofay fait faire l'échelle pour la montée aux cloches; en 1744, la montée de l'église — un petit escalier taillé dans le roc



Charpente du chœur.

aboutissant à l'entrée réservée aujourd'hui au curé — les piliers et la porte de la montée; il fait relever et raccommode le grenier et les deux fenêtres de la chambre au-dessus du parvis, servant de remise à divers objets usuels.

Le **colombier**, au-dessus du chœur, date de 1526, au temps du curé de Grée. Son établissement a coûté 10 florins.

A remarquer au-dessus du clocher, du chevet de la nef et du chœur, trois croix en fer battu très élégantes; et, enclavé dans la maçonnerie de la tour, un crucifix de pierre, si vieux et si étrange dans sa forme de têtard, qu'il doit remonter très loin dans l'histoire du style décoratif. C'est probablement une croix tombale du XV^e siècle.

Le mobilier

Le grand autel fut placé en 1710. Il avait été amené de Durbuy par des bateliers qui ont reçu 12 escalins (env. 7 f. 30). On y a travaillé sur place environ 100 jours, à partir du 25 mai. Le tout a coûté 295 florins et 4 patars, savoir le piédestal avec le tabernacle, les colonnes, le *tympane*, la corniche, les chapiteaux, la moulure, le tableau avec les planches, les quatre anges (il n'y en a plus que deux), la couronne impériale au-dessus du tabernacle, y compris les frais du sculpteur Hallet et du peintre Riga, les deux de Liège.



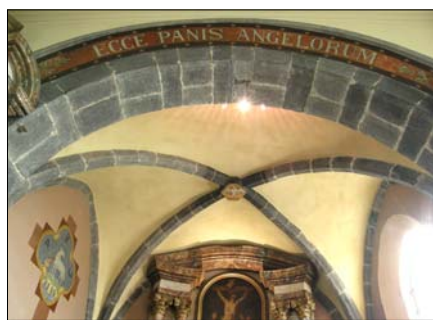
Croix de pierre dans le mur Ouest de la tour.



Ancien expositorium et tabernacle.



Tabernacle actuel.



L'arc triomphal.

Un des compartiments du tabernacle, réservé aux expositions solennelles, représente, en bas relief, Dieu le Père sortant d'un nuage, sur un vol de chérubins.

On voit par le détail des pièces qu'il s'agit là de notre maître-autel d'aujourd'hui, en style renaissance, si bien en désaccord avec le caractère de tout l'édifice.



L'autel Nord de la Sainte-Vierge.



Le retable du maître-autel.



L'autel Sud Sainte-Marguerite.

Les deux petits autels, dans le même style, moins artistiques pourtant, ont été placés en 1743, par Lambert Grofay, l'un en l'honneur de la Sainte Vierge,

l'autre en l'honneur de sainte Marguerite, patronne de l'église. Avec le grand autel, ils forment un groupe qui pourrait être très harmonieux s'il était dans un autre cadre; et si à droite et à gauche, ils ne masquaient de façon déplorable la grande arcade du chœur.



Les trois retables.

Les trois autels sont garnis de façon très cossue par les vieux chandeliers en cuivre, véritables dinanderies, apportées probablement de la ville de Huy, ce centre de l'art du cuivre aux temps anciens, par les chanoines de Neufmoustier, de qui viennent aussi sans aucun doute nos deux meubles les plus précieux, la crédence et le baptistère. La crédence est un édicule des débuts de la renaissance, composé d'une niche, portée sur une colonne ornée de feuillages; la niche est surmontée d'un tympan ayant au centre une tête ailée de chérubins et terminé par un fleuron formé de grappes de raisins. Le baptistère, en pierre bleue, avec son vaste couvercle en cuivre battu, avec sa cuve quadrangulaire ornée de têtes humaines représentant les quatre fleuves du paradis terrestre, avec sa colonne

massive cantonnée de quatre colonnettes, dont la base moulurée est reliée aux angles par des griffes, date du XII^e siècle, comme les baptistères de Russon et de Flônes, qui lui ressemblent. On ne voit pas dans les archives à quelle époque ces deux merveilles ont été placées dans l'église, ce qui indiquerait qu'elles y étaient avant 1510, date de nos plus anciens registres.



La crédence.



La crédence (détail).

André le Charpentier parle une seule fois des Saints Fonts; c'est pour dire qu'il les a fait *renfermer*. Peut-être veut-il dire que c'est lui qui les avait si malencontreusement murés de trois quarts dans la niche où ils restèrent invisibles et inabordables jusqu'en août 1911.

La partie supérieure était protégée par un débris de balustrade en style renaissance, encadré dans une arcade détachée des anciennes stalles du chœur. La balustrade clôturait le chœur au droit de l'arc triomphal, dans lequel sont encore les encoches qui emboîtaient ses deux extrémités.

Le chœur fut agrandi à cette époque de l'espace correspondant aux deux petits autels, entièrement

pavé en marbre de Saint-Remy, avec belle rosace centrale, cerclant de noir une merveilleuse étoile en marbre rouge, noir, blanc et bleu, en dessous de la lampe ardente.



Les fonts baptismaux et l'escalier donnant accès à la tour et au jubé.



Les fonts baptismaux.



Fonts baptismaux : visage.



Fonts baptismaux : autre tête humaine.



Les trois autels du chœur (anc. carte postale).



Le chœur - A remarquer: le banc de communion et le carrelage (anc. carte postale).



L'arcade de la tour: vue sur la nef et le chœur.

L'église Sainte-Marguerite était bien meublée, et tout allait bien dans ses finances, jusqu'aux dates malheureuses où elle subit plusieurs pillages successifs, au temps des guerres du XVII^e siècle. Nous en parlerons plus loin. Mais il y avait dans le pays d'autres pillards que les soldats étrangers, et l'église d'Eneille fut souvent visitée par les voleurs, même jusqu'en l'an de grâce 1910.

«La nuit du 29 au 30 décembre 1739, l'église d'Eneille a été volée par des fripons qu'on n'a jamais pu découvrir. Après avoir cassé un barreau à la fenêtre de la sacristie, ils ont forcé toutes les portes des armoires, levé hors de sa place la tour du tabernacle, enlevé une belle remontrance toute en argent, un beau calice tout d'argent et un ciboire de même, jeté les saintes hosties sur l'autel et derrière les chandeliers; puis deux calices avec deux voiles, dont l'un a été retrouvé, qui est celui avec *Jésus Cordi* en or, trois mois après le vol, dans un houle (talus) de terre. Ils ont seulement laissé les pieds des dits calices, n'étant que de cuivre. On a retrouvé les deux pieds dans les prunelliers, près du cimetière.»

On y a remis deux coupes d'argent. L'église d'Eneille a encore un de ces calices au pied de cuivre argenté portant comme inscription: «par légat de messire Jean Fabricius, dit le Maréchal, natif de ce village et vice-pasteur de Saint-André à Liège, 1631».

Le curé Grofay refournit ensuite son église des autres vases sacrés sans avoir intéressé en rien la communauté, sinon Madame d'Eneille, les demoiselles ses filles, la vieille Agnès Danthine et Antoine Bonjean, son beau-frère, qui eurent la charité de l'assister.

Parmi ces vases sacrés, il y avait un calice acheté à Liège pour 138 florins (environ 165 frs.), pour lesquels les paroissiens, de bon cœur, lui laissèrent trois livres de cire pour le compenser de ce qu'il l'avait payé de son argent. Ce n'était pas la moitié de sa valeur, mais, dit le curé, «je l'ai fait volontiers pour l'amour de Dieu et la décoration de sa maison, à laquelle j'ai travaillé autant que j'ai pu depuis mon entrée dans la cure». En retour de ces largesses, il demandait, en cas que le Seigneur le rappelât subitement, d'avoir de l'église une chasuble, aube, amict et reste, pour être enseveli, ayant donné de son argent deux aubes et une belle chasuble.

Le 18 août 1751, nouveau vol avec effraction, dont coût 27 florins de réparations, entre autres pour les barreaux de la sacristie.

«A la fin du mois d'août 1752, écrit le curé Randollet, Mademoiselle Adriane-Charlotte de Brialmont-Wallay, présentement Dame des Eneilles, a eu la bonté d'envoyer à mon prédécesseur une assiette et deux burettes d'argent pour nous en servir dans notre église, ce que j'annote ici pour mémoire, afin de me souvenir et mes successeurs de prier Dieu pour elle dans les saints sacrifices de la messe, surtout les fêtes solennelles».

«Ces burettes et cette assiette, d'une grande valeur, sont marquées aux armes des Brialmont et sont datées de 1744.» Elles étaient sans doute comprises dans l'argenterie donnée hors part à sa fille Adriane-Charlotte par Gérardine de Coppin, morte en 1752; et ont dû servir auparavant pour la messe au château.

En 1770, la même demoiselle «nous a prêté la pierre d'autel pour servir à l'autel de la Vierge Marie, situé à droite dans la nef de notre église, jusqu'à ce qu'elle ou les héritières la redemandent, dont je lui ai donné un billet d'obligation» dit le même Randollet.



Calice (repoussé et doré, XVII^e s.).



Burettes et assiette aux armes des Brialmont - 1744.

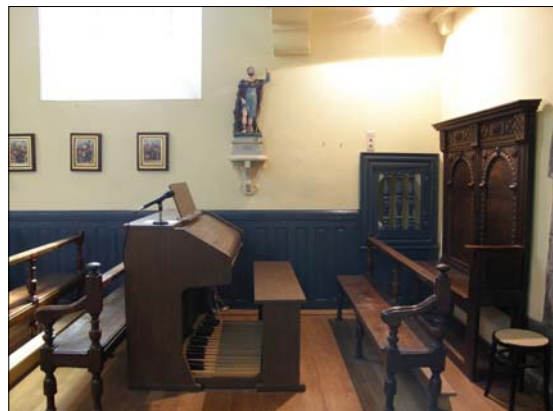


Confessionnal aujourd'hui remisé.



Confessionnal léger lui aussi retiré.

candélabres des jours de fête ont été faits sur le modèle de cet ancien lustre, mais avec moins d'art.



L'harmonium actuel.

Le confessionnal et l'harmonium ont été donnés par Monsieur Prémont. Le lustre en style Louis XVI, qui décore la nef, est un don des demoiselles Marie-Josèphe et Marie-Anne Collin. Il a coûté 300 francs. Les deux grands



Statue de saint Roch.



La chaire à prêcher.



Statue de sainte Marguerite.

La statue de saint Roch porte sur le socle l'inscription suivante: *Joannes Wilmotte, pictor, et Augustus de Favereau, magister et discipulus, sculperunt dederunt- que Aneorum ecclesiae anno 1816.* Cette statue, en terre cuite, ne manque pas d'élégance.

La statue de sainte Marguerite, et surtout celles des anges adoreurs, rappellent la façon du sculpteur Jean Delcour (1627-1707).

La statue de saint Donat et la crèche sont des dons de la famille Fabri.

Le chemin de la croix en toile peinte, date des débuts du ministère de M. Prémont.

La chaire n'a de remarquable que l'ange à la trompette sacrée.

Naguère, l'arcade du chœur était ornée d'une série de statuette en bois représentant les douze apôtres, groupés en demi-cercle aux deux côtés de Notre-Seigneur. «Sans valeur artistique, ces statuette aux attitudes bizarres avaient donné lieu à des jeux de mots peu décents, de sorte que leur suppression s'imposait» dit le rapport du Commissaire d'arrondissement, M. Gilles, chargé par le ministre de la Justice et le Gouverneur de la province de réintégrer ces petits saints drôles, onze ans après qu'ils avaient disparu sans laisser leur adresse.



L'arcade du chœur.

La Vierge de Lourdes est pleine de grâce et de majesté.

Les cloches

Comme toutes les cloches, elles ont été souvent fondues et refondues. Citons un cas. Le jour de la Visitation N.-D. 1672, Nicolas de Brialmont, seigneur des Eneilles et Wallay, fut choisi comme parrain de la nouvelle cloche, baptisée Marguerite, patronne de l'église. La marraine fut noble demoiselle Andriane Charlotte de Hamal, fille du seigneur de Petite-Somme. La précédente avait été brisée en sonnant le deuxième coup de la messe basse.

Il y eut à Eneille tantôt une cloche, tantôt deux. L'avant-dernière est célèbre par son poids, 1.600 kilos, son beau timbre de basse, qu'on entendait de Marenne, à 3 lieues, à vol d'oiseau, bien entendu. Ses débris ont donné les deux cloches actuelles.

L'une porte comme inscription: *Convoco populos ad sancta festa Dei*; l'autre: *Tu nascente cecini, te moriente gemam* (A. Causard, Tellin, 1902). Ce qui veut dire: *Je convoque les foules aux saintes fêtes de Dieu. Je t'ai chanté naissant, je te pleurerai mourant.*

De la grosse cloche furent parrain et marraine les châtelains d'Eneille, M. Joseph Fabri et sa nièce, M^{lle} Marie du Monceau de Liège.

De la petite, Nestor et Lucie Collin de Grande Eneille.

— Dans le courant du mois d'août 1911, les pierres tombales, éparses dans l'église, furent relevées et dressées autour du chœur qui, grâce à cette décoration séculaire, retrouve son cachet d'antique et solennelle gravité. Plusieurs de ces pierres mesurent 1,59 x 0,95 m, 0,22 m d'épaisseur, et pèsent un peu moins de 1.000 kilos.

De cette année date aussi la translation des Saints Fonts à leur place naturelle, sous un 4^e et nouveau portail au fond de l'église. Ce travail, qui a duré vingt jours, fut exécuté à souhait par François Dachouffé et ses fils, aidés des frères Grignet et Auguste Linhet, sous la direction de M. Eugène Haverland, architecte.

La Fabrique

Les revenus et les charges. Les mambours de l'église et des pauvres. Les biens de la Fabrique étaient administrés par un ou plusieurs mambours, conjointement avec le curé, mambour principal.

L'église Sainte-Marguerite était déjà considérablement dotée au commencement du XVI^e siècle. Le registre des rentes renseigne pour 1510 deux deniers de cens en argent; en nature, 11 muids et 5 setiers d'avoine; 9 muids



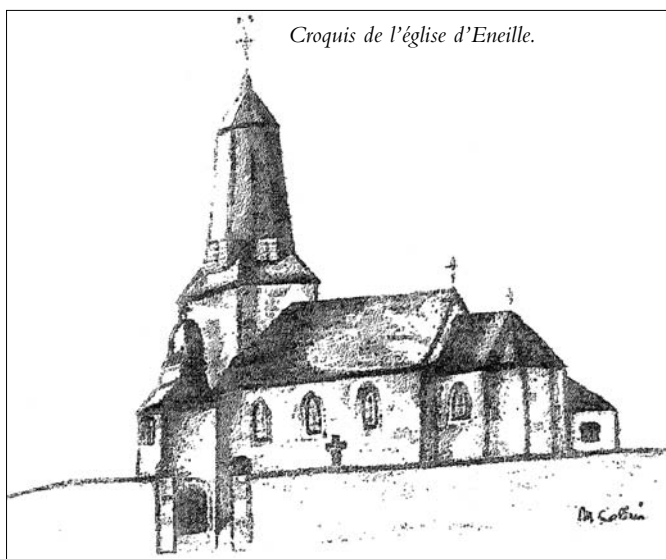
La grosse cloche.



La petite cloche.



Les fonts baptismaux.



Croquis de l'église d'Eneille.



La dalle funéraire de Henri de Brialmont et d'Anne Dochain.

et 3 setiers d'épeautre, parmi lesquels un muid et quatre setiers d'épeautre pour les pauvres.

Les *héritages* Sainte-Marguerite se composaient alors de 27 pièces de terres labourables ou prairies, sans compter «le Fosse Sainte-Marguerite, si long et si large qu'il s'étend, en bois, en haies et en terres». Les déboursements dépassent les recettes de 14 aidants et 5 blancs.

En voici le détail: a curé un muid de spelt por feir les comptes Sainte-Marguerite. — por les chandelles et despans du chandelion; pour del chyr (cire) al chandlues, à paske, al pandicosse et al tossés, 96 aidants 1/2 — por a curé por feir le puens de lammes (le pain de la messe), 2 aidants (48 sous), por des hosty 3 aidants, — por al amône (les pauvres); — por le cley (3 aidants), por le sak à paske (3 aidants monnoye de Drybut). Nous ne parvenons pas à comprendre ces deux expressions locales. Plus tard on lit: pour le cley ou le clé ou le vin a cena ou de sena; pour le cley de mostire à tenir le sena ou le sens cène (la sainte Cène); pour une skot ou schoy le jour de sin Sen, en la maison du vestit. On lit aussi por le sak à Paske et papier imbibé.

Ce compte de 1510 se borne au strict nécessaire, et comme dans toutes les paroisses de l'époque, les plus fortes dépenses sont pour le luminaire.

Dans le compte de 1512, figurent 28 aidants pour aleiz alyge (à Liège) pour le affair Set Margarit, à casse del porclamation; 9 aidants pour sa bienvenue, à mossieur le Doyn deqsilhe (du concile): cette mention revient tous les ans, ce qui dénote que la visite du doyen était obligatoire une fois par an. L'archidiacre visitait aussi souvent la paroisse. Au compte de 1516, il touche 10 aidants en outre de sa bienvenue, pour le parvis qui n'avait pas été fait au jour qu'ils *avin metu* (au lieu de l'archidiacre on écrit presque toujours les archidiacres).

Peu à peu, les postes du compte se multiplient avec les besoins de l'église. Le prix du vin et de l'huile ne paraît aux comptes qu'à partir du curé Randollet, qui renseigne pour pain, vin, huile, 18 fl. brabants ou 14 fl. de Liège.

Les derniers comptes du même curé en 1782 donnent un revenu total de 16 muids d'avoine et 6 d'épeautre (environ 53 hectolitres des deux sortes), plus 4 florins de cens en argent.

A cette époque, on doit aux pauvres deux muids d'épeautre (env. 5 hectolitres); mais il y a des défaillants ou retardataires pour le paiement, de sorte que le curé distribue ce qui a été payé, seulement aux plus pauvres. Au XVI^e siècle, la rente des pauvres monte jusqu'à huit muids et demi d'épeautre.

Cette variation dans la rente des pauvres et sa diminution peuvent s'expliquer par la même cause qui préside aux réductions des anniversaires pour les morts.

Des cas de réduction se sont présentés plusieurs fois, notamment en 1769, lorsque la Commission des Tabelles du Haut Command de Durbuy, dans un nouveau jet de taille, a exigé le dixième denier, au lieu de 10 petits liards sur les rentes foncières.

Le curé Randollet réclame en ces termes: «*Les rentes qu'on paie au curé, à la Fabrique pour les défunts ou pour les pauvres, ne sont que des rentes perpétuelles que les pieux fondateurs ont léguées, chargeant leurs héritiers ou certaines pièces de leurs biens pour certaine quantité de messes ou d'aumônes. Ce n'est point le curé ou la Fabrique, c'est-à-dire, les créanciers, qui ont remis du bien sous certaine redevance de rentes foncières; ce sont les fondateurs; c'est à ces derniers de pâtir lors de l'augmentation de taille foncière, les morts en fait de légat n'étant pas de meilleure condition que les vivants, lorsque la fondation périt ou qu'elle diminue malgré ou contre la volonté de la Fabrique ou du curé légataire.*

Supposant que quelqu'un ait fondé dix messes, et que sa volonté fût que ses enfants ou héritiers paieraient dix setiers d'avoine, ceux-ci voulant en vertu des tabelles retenir le dixième, le fondateur doit nécessairement perdre la dixième messe, puisqu'un setier d'avoine, évalué au Command de Durbuy à 8 sous, fait à peine le montant de l'honoraire d'une messe et surtout d'un anniversaire; et quand même la rétribution serait du double, il n'appartient plus aux débiteurs de la restreindre ou diminuer. Il en est de même pour toutes les autres fondations, par proportion, qui de leur nature sont libres et doivent le demeurer au risque et péril du fondateur.



L'église d'Eneille (carte postale).



Le centre de Grande-Eneille vers 1900 (anc. photo).



Les Eneilles (anc. carte postale).

D'autre part, comme ce n'est pas avec du grain qu'on paie les aides de Sa Majesté, ce n'est pas non plus avec du grain qu'on devrait payer la Fabrique et le Curé.

Le compte de 1511 porte 7 setiers d'épeautre à payer au curé pour décharger les anniversaires Stassar.

Sous le curé du Pierreux, il y avait déjà 91 messes anniversaires, dont 22 avec vigiles. Actuellement, il y a 131 messes fondées, parmi lesquelles se trouvent encore les messes portées au tableau du XV^e siècle.

Le plus ancien document de la Fabrique d'Eneille, c'est la liste des anniversaires inscrits sur le parchemin qui recouvre le registre des rentes de 1510 à 1541. Il date du commencement du XV^e siècle.

Pmus. Jehan de briammt et demzelle che feme qui ont lesit por leur anniversaire le quar de pré de trelis alencontre de l'englis.

Badou et demzelle Isabei che feme mi setiers vigilhe.

adam deneilhe IIII setiers. Tyri d'Amal (alias d'Herbet) et maghrit che feme 1 setier — le petit Colin et agat che feme 1 setier — pirlotin 1 setier — Mathy decène et maroye che feme 1 setier — lambier le fils Jeha alar 1 setier d'avon — lambier lenfo (Lampho) 1 setier d'avon et pirâ rondia IIII setiers d'avon — por le feme henri dardenne... — Isabeal le feme ponsar 1 setier — Catelin le feme Jehanson 1 setier — linard rondia 1 setier et dame Isabeal — Jehan le Castelen 1 setier.



Groupe de cultivateurs d'Eneille (vers 1900) (anc. photo).

La liste des biens de la Fabrique d'Eneille, transmise à la Direction générale des affaires du culte, en 1817, renseigne 300 ares de terrains, dont 174 sur Noiseux, le tout estimé à 141 florins 75 cents de revenu annuel, déduction faite des frais de culture. Il y avait 6 sartages, 5 prairies, 2 trieux, 2 terres, soit 16 pièces, grevées chacune d'une messe hebdomadaire. Jusqu'en 1817, ces biens, comme ceux de la cure, étaient en mains de 3 détenteurs, considérés comme locataires, payant 63 fr. 72 de location pour les biens de l'église, plus 310 francs pour les biens de la cure (1). La vente Antoine n'était pas encore ratifiée. De là le procès que nous avons rapporté au sujet des biens de cure.

Les prairies que la Fabrique possède actuellement sur Noiseux ont été achetées en 1864 pour la somme de 8.840 frs. La vente des foins se montait en 1908 à 233 francs, en 1909 à 497. Depuis, ces prairies sont louées pour 9 ans au prix de 387 frs 75.

Les mambours étaient chargés de recueillir pendant l'année de leur gestion les rentes de l'église et la rente des pauvres, et de les répartir, celle des pauvres, le jour du Vendredi Saint ou *bon Vendredi*; celles de l'église, dans le courant de l'année, entre les différents services du culte paroissial. Leur année commençait à la Saint-André; et généralement, le jour de la Conception de Notre-Dame, ils rendaient compte de leurs recettes en nature ou en argent et de tous les déboursements qu'ils avaient faits. Au XVI^e siècle, cette formalité de la reddition des comptes se faisait à l'église, après la messe, en présence du curé et de tous les paroissiens précédemment convoqués du haut de la chaire; plus tard, en présence de quelques-uns seulement, à qui l'on demandait leur signature ou leur marque comme témoins. A cette date, on trouve régulièrement deux mambours agissant de concert.

Au XVII^e siècle et au XVIII^e, il n'y en a plus qu'un pour chaque année, prenant un muid d'épeautre pour sa peine, et encore il arriva plus d'une fois qu'on ne trouve personne pour cette pieuse corvée, qui devenait difficile, surtout quand il fallait poursuivre les *défaillants*.

Un mambour, s'il y consent, peut être continué dans sa charge pour plusieurs années consécutives. Les étrangers qui viennent s'installer dans la paroisse y sont nommés à leur tour d'après l'ancienneté de leur résidence, du moins au temps de Messire André Le Charpentier, comme on peut le conclure du fait suivant que nous allons rapporter tout au long parce qu'il jette une grande lumière sur la nature de cette charge et sur le mode de nomination.

En l'année 1707, André le Charpentier remontre au Révérend official forain, curé de Rendeux, qu'en la 19^e année de sa résidence pastorale à Eneille, il a, conjointement avec le mambour de son église, choisi, le dimanche vers la Saint-André, un nouveau mambour pour lever les rentes de son église et commencer à faire le devoir au Noël suivant.



Eneille - Rentrée du bois d'affouage (vers 1900) (anc. photo).

Or, un certain Jean Vincent, meunier, son paroissien depuis plus de trois ans et demi et plus ancien domicilié, ayant été choisi, refuse. C'est pourquoi le curé s'adresse à l'official, le juge ecclésiastique compétent pour ce cas, le priant d'ordonner à Jean Vincent d'accepter la charge de mambour, à raison que les débiteurs de la Fabrique prétendent de payer tous les jours, et le condamner aux frais.

Jean Vincent, plus ou moins soutenu par l'official, avait attaqué le curé dans son église au grand scandale des paroissiens; et il s'était montré malhonnête envers le seigneur d'Eneille qui, à la réquisition du curé, l'avait gratifié d'un échevinage pour le mettre à couvert de la milice; il avait même quitté le moulin seigneurial pour aller moudre ailleurs.

Le curé terminait son réquisitoire par cette péroraison dénotant un homme qui n'a pas froid aux yeux:



Les rogations à Eneille (vers 1900) (anc. photo).

«Quoi faire, quoi juger de tout cela, sinon que s'appuyant sur la grande faveur qu'il a de votre Révérence, il s'imagine qu'il peut tout faire; et de là, voyez s'il est juste de me condamner sans m'avoir ouï, au premier rapport de personne semblable, sans obtenir autre formalité que celle que votre passion vous a suggérée. Permettez que je vous dise, Monsieur, que vous avez paru un peu trop violent en cette rencontre, aussi bien que dans plusieurs autres, en me faisant passer pour un ladre, puisque vous n'avez jamais eu sujet de douter de la passion que j'ai de vous servir, et de me dire en cette qualité, Monsieur, Votre très humble serviteur.»

Quelques années plus tard, le curé Randollet, dans une situation analogue, prit la chose moins au tragique: ne trouvant pas de mambour, il se contenta de faire lever les rentes tout simplement par ses domestiques, aux conditions ordinaires.

Mais Sire Le Charpentier nous paraît plus à cheval sur son droit. Antérieurement déjà, en 1690, il avait eu des difficultés avec son mambour Pierre Lipsin, qui «se trouvant rarement à l'église et ayant négligé de faire payer les débiteurs est assez présomptueux, comme il va migrer au mois de mai prochain, de vouloir s'en aller avec tous les émoluments qu'un mambour a accoutumé de percevoir. Cause pour quoi il supplie le Révérend official forain au Luxembourg, curé de Petithan, d'ordonner à Pierre Lipsin de mettre un autre en sa place, à ses frais, pour faire le devoir jusqu'à la fin de l'année, ou du moins ne pouvoir prétendre hors du muid qu'il retient, qu'à la *rate* (au pro rata) du temps et le condamner aux frais engendrés et à engendrer».

L'official fait comparaître le mambour à Petithan, le 26 avril 1691, pour les 9 heures du matin, afin de répondre pertinemment. Et, dès le 24, Pierre Pirard, échevin de la Cour des Eneilles, relate avoir insinué la requête du curé avec l'apostille de l'official, à Pierre Lipsin, mambour de l'église d'Eneille, en parlant à lui-même.

On avait vu un cas pareil dans le passé: en 1677, le mambour Jean Henry, après la mort de sa femme, s'était fait soldat à l'incognito, sans rendre compte de sa recette.



Le presbytère d'Eneille début 1900 (anc. photo).

Les fonds de l'église Sainte-Marguerite étaient déposés par le curé et le mambour dans un coffre à trois clefs, le coffre Sainte-Marguerite. Pour plus de sûreté, on le réfugiait au château d'Eneille. Outre les frais du culte, le coffre Sainte-Marguerite, quand il y avait des *respargnes*, et que les paroissiens étaient trop pauvres pour supporter leur charge envers l'église, servait parfois à payer les frais d'entretien du mobilier.

Les comptes de l'église et des mambours étaient soumis au contrôle de l'évêque ou de l'official: en vertu d'un décret du pape Grégoire XIV, de l'an 1591, les revenus devaient être enregistrés dans les bureaux de l'Office. Cette *registration* est souvent notée sur les livres de la Fabrique d'Eneille, avec sa date.

En 1678, lors d'une revision générale des comptes de l'église et des mambours, faite à Melreux par Lambert Varlet, official du concile d'Ouffet, «il a reconnu des notules de quelques restances à la charge de feu noble et généreux Jean de Brialmont, seigneur d'Eneille et Wallay, qui devront se calculer au contenu des registres, lesquelles, nous a affirmé le révérend pasteur, *manu pectori apposita*, bien savoir de n'avoir été réellement payées, quoiqu'elles soient portées en compte; et ainsi sont restées en surséance, sur la parole du

noble seigneur, qui avait toute sa vie été zélé pour l'embellissement et entretien de l'église, et se proposait de faire l'application des restances par ses propres soins et diligence accoutumée, si la mort ne lui avait coupé ses desseins; sur quoi, nous réservons et retenons entendre les nobles et vertueux seigneurs et Dame d'Eneille, héritiers du défunt, pour, leur cause ouïe, y être disposé *de plano*, si faire se peut, selon la clémence de notre mère la Sainte Eglise».

Cette question fut tranchée par l'archidiacre Herman de Stockhem, lors de sa visite paroissiale à Eneille. Il décida que la Dame d'Eneille, représentant feu noble Jean de Brialmont, en payant la moitié de la dette, qui se montait à 145 florins, onze patars, et demi et un gigot, ne pourrait être molestée pour le résidu. — Fait en la maison pastorale d'Eneille, en présence du pasteur Noël de Pierreux et de l'avocat de Stiennon, partie faisant pour la dite Dame, sa belle-mère, le 14 septembre 1683.

La charge de mambour de l'église et des pauvres disparut avec l'ancien régime pour être remplacée par le conseil de Fabrique et le bureau de bienfaisance. Le bureau de bienfaisance, à Grandhan, dispose d'une somme de 600 francs pour les 3 sections de la commune.

A Eneille, le conseil de Fabrique s'organise pour la première fois, le 13 janvier 1811, conformément aux lois du 30 décembre 1809. Le curé Thiry convoque les membres, nommés tant par Monsieur le Préfet du département (des Forêts) que par Mgr l'Evêque. Les charges sont réparties par le *sort du scrutin* en présence du desservant et du maire, M. Hamoir (propriétaire du moulin d'Eneille), de la manière suivante:

Président: Joseph Collin - Secrétaire: Antoine Dachouffe - Marguilliers: Jean Collin, trésorier; Joseph Hollogne et Joseph Farigoul.

Le premier compte que rend le sieur Joseph Hollogne en sa qualité de *marguillier caissier externe* de la succursale des Eneilles, depuis janvier 1807, jusqu'au 31 décembre 1810, porte pour les trois années ensemble 942 f. 39 de recettes effectuées et 228 f. 68 à recouvrer; les dépenses se montent à 816 f. 12 pour les années 1808, 1810, 1811. Après cette date, la reddition des comptes se fait tous les ans.

Après la Révolution, jusqu'en 1814, les rentes dues à l'église étaient mêlées aux rentes dues à la cure. C'est le curé Thiry qui commença à les faire payer séparément.

M. Georis nous a dit plus haut comment il a séparé, en 1837, les rentes pour anniversaires des rentes pour l'entretien de l'église.

En 1851, le conseil de Fabrique avait pris la décision suivante:

Vu les demandes formulées par plusieurs débiteurs à l'effet de rembourser à la Fabrique certaines rentes au prix de quarante francs le setier (30 litres),

Considérant que ces remboursements sont très avantageux à la Fabrique,

Le Conseil arrête:

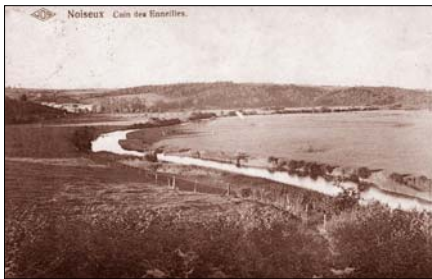
Que toutes les demandes proposées à ce taux seront acceptées *et seront appliquées* de la manière suivante: 1° placements hypothécaires à 5 %; 2° achat de prairies pouvant donner approximativement un revenu de 5 %.

A partir de 1836, il était loisible aux débiteurs des rentes de les payer en argent, tantôt 85 centimes, tantôt un franc et dix centimes pour le setier d'avoine; et 80 centimes ou un franc et cinq centimes pour l'épeautre, annuellement.

Pendant le pastorat de Monsieur l'abbé Prémont, toutes les rentes de l'église furent remboursées: travail qui a demandé beaucoup de patience; et dans certains cas, aussi difficile que la pacification des Parisiens, selon le mot de son notaire, en 1871.

(1) Archives de Somme-Leuze.

(Textes extraits des Publications de l'Institut Archéologique du Luxembourg, 1912, tome XLVII des Annales - «Les Eneilles à travers les Ages» par l'abbé Conrotte, curé d'Eneille - Chapitre VII, La paroisse, § VI, L'église Sainte-Marguerite - Le mobilier - La Fabrique - Imprimerie et lithographie F. Brück, Arlon.)



Panorama des Eneilles (anc. carte postale).



L'église d'Eneille naguère dans son environnement villageois (carte postale).



L'église d'Eneille dans son écrin de verdure.

Les curés d'Eneille

par l'Abbé E. CONROTTE



L'ancien presbytère et l'église d'Eneille.

Un obituaire (martyrologium) de l'abbaye de Neufmoustier nous a conservé les noms de quelques curés de la fin du XV^e siècle et de la première moitié du XVI^e : Albert de Wastefale, Josse, dit Golot, Jacques Dorto † 1512, Gédéon Colle, curé d'Eneille de 1510 à 1516; alors il devint prieur de Neufmoustier et fut remplacé par Henri de Grée, *frater noster jubilarius*, dit l'obituaire, pour rappeler ses 50 ans de profession religieuse. De ces deux derniers, les archives d'Eneille possèdent le registre des cens et rentes et les comptes de fabrique (1510-1540).

Henri de Grée est remplacé par Thierry d'Amay en 1544, puis c'est Nicolas Longpré en 1546, et Clausse en 1547.

A cette époque lointaine, le remplacement d'un curé à Eneille comportait la procédure suivante :

1^o la résignation de la cure par le titulaire qu'il s'agissait de remplacer; 2^o l'examen et le certificat de capacité; 3^o les bulles pontificales acceptant la résignation et mandant la mise en possession; 4^o les lettres de présentation (à l'Ordinaire), d'investiture (par l'Archidiacre), et d'installation (par le Doyen); 5^o le placet de Sa Majesté; 6^o la prise de possession par devant notaire.



L'ancien presbytère d'Eneille.

Ainsi nous voyons en 1544 les chanoines de Neufmoustier adresser au pape Paul III une supplique annonçant la démission du curé d'Eneille, Henri de Grée, et demandant de le remplacer par Thierry d'Amay. Une petite bulle du 4 février 1544 confère la cure d'*Eignelle* au nouveau titulaire; et une autre de la même date, mande à l'évêque de Feltre, à Nicolas Ponsart (d'Eneille) et à Martin Offermans, chanoine de Liège, de mettre Thierry d'Amay, chanoine de Neufmoustier, en possession de la cure. Le 5 mars 1544, Antoine, évêque de Sabine, fait savoir aux deux mêmes personnages que Henri de Grée, chanoine de Neufmoustier, âgé de plus de 70 ans, a résigné la cure d'*Eignelle*, qu'il avait desservi pendant plus de 20 ans, et que le Pape Paul III a nommé à sa place *un autre chanoine*. Le 7 mars 1544, Thomas Campégus, évêque de Feltre, en vertu des deux bulles pontificales du 4 février, envoie ses lettres d'installation à Thierry d'Amay, qui prend possession, le 27 mai, par devant Nicolas Lozé, notaire.

Les chanoines augustins se succédaient ainsi régulièrement à Eneille jusqu'au jour où Jean Donis provoqua contre eux une ordonnance du Conseil de Luxembourg, 24 janvier 1547. Il remontre au Conseil que la cure d'Eneille est à la collation du seigneur d'Eneille, que jadis elle a été présentée à un religieux de Neufmoustier par le dit seigneur, que les chanoines, lorsqu'ils apprenaient que le curé était *ancien homme et sur le bord de la fosse* lui faisaient résigner son bénéfice en la main d'un autre religieux, sans l'avoir représenté au vrai collateur, comme cela devait se faire selon les lois canoniques, si bien que la connaissance du droit de présentation fut abolie; que, circonvenu par leurs intrigues, un évêque de Liège (il ne dit pas son nom), a incorporé la cure au Neufmoustier; que, depuis ce temps, les chanoines ont toujours retenu ce bénéfice par résignation; que depuis 7 mois un religieux occupe la cure contre les ordonnances de Sa Majesté et sans placet; qu'Antoine de Metz, officier de Durbuy, a présenté le bénéfice au remontrant; mais que, lorsque celui-ci se fut transporté à Eneille et eut pris possession de l'église, le religieux *per vim et clains*, à force d'armes, a débouté et déchassé le dit remontrant à son très gros regret.

En conséquence, le Conseil du Luxembourg ordonne au religieux de se désister et de partir du dit bénéfice, ou de montrer ses titres et placet de Sa Majesté.

Le 1^{er} février, Henri Basein, huissier du Conseil du Luxembourg se transporte à Eneille et fait lecture de ce mandement au serviteur du religieux Clausse, en l'absence de son maître. Puis au mois de septembre suivant, l'archidiacre du Condroz, Everard de Manderscheid, à qui Antoine de Metz, au nom du comte d'Oostvrieslant, seigneur de Durbuy, a présenté Jean Donis à

la cure d'Eneille, dont il prétend avoir le patronat, lui donne l'investiture. Le 18 du même mois, a lieu la mise en possession par le notaire Doumal.

Pour démontrer que la cure était à la collation du seigneur d'Eneille, Jean Donis s'était basé sur les raisons juridiques suivantes :

« Les résignations sont contraires aux chartes et privilèges de Sa Majesté, comme propriétaire de la terre de Durbuy. Les chanoines de Neufmoustier ont résigné sans reconnaître la juridiction impériale, ni les seigneurs de Durbuy. La possession de la cure par ceux de Neufmoustier ne doit valoir ; car il n'y a pas de prescriptions contre les droits des princes et majestés.

» Ainsi, le comte Everard de la Marche a donné la cure de Bourlon, laquelle avait été possédée longtemps par les frères mineurs de Huy, et cette possession a été trouvée de nulle valeur ; et à présent, la collation de la cure de Bourlon est en la main du seigneur de Durbuy. Les nobles et gentilshommes de la terre de Durbuy pourront accorder que toutes les collations de la dite terre sont de droit laïcales. Il est chose notoire que les seigneurs de Durbuy sont en possession de donner les cures de leur seigneurie, comme celle de Grandhan et Petithan, et celle d'Izier et Phisen ; de même la cure d'Eneille, détenue par ceux de Neufmoustier, doit revenir.

» La possession de ceux de Neufmoustier n'est pas possession mais exploitation dérogeant le droit de Sa Majesté impériale.

» Ils ont fait beaucoup de résignations à Rome pour avoir plus grande possession, sans avoir jamais obtenu placet.

» Les chartes de Jean, roi de Bohême et duc de Luxembourg, écrites en lettres d'or, disent que toutes les collations de Durbuy sont patronage laïcal.

» Il y a 12 ans, ceux d'Eneille ont usé de la loi de Liège ; mais il a été trouvé ensuite qu'Eneille était du ressort du Luxembourg. Il est à supposer que les chanoines de Neufmoustier ont pris possession de la cure d'Eneille pendant que Durbuy était à l'engagère et que les seigneurs *paragiers* ne se sont pas souciés de récupérer les biens perdus, comme le font les officiers actuels.

» Pour que l'Abbé ait collation du bénéfice, il faudrait par le droit canon que ce bénéfice soit incorporé à l'abbaye par le Saint-Siège apostolique, avec le consentement du patron.

» Ceux de Neufmoustier, comme curés d'Eneille, ont contribué à la taille du Luxembourg, en faisant obtention de leur lettre de Rome ; mais sans montrer de placet de Sa Majesté.

» La ville et le château de Durbuy ont été occupés par les Français et les Liégeois ; les impériaux ont mis le siège devant la ville, qui a été brûlée avant sa reddition. A présent, elle n'est pas encore réparée ; par quoi possession prise d'icelui temps ne doit valoir. De même, au temps que personne n'habitait Durbuy, et que les gens d'armes du roi de France occupaient le château, la possession prise alors ne doit porter préjudice à l'empereur. Enfin la possession que ceux de Neufmoustier disent avoir de la cure d'Eneille n'est point possession, mais torsion. »

Il est à croire que Jean Donis n'a pas joui longtemps de la cure d'Eneille et que les religieux rentrèrent bientôt dans leur ancien droit. Car Thierry d'Amay revient une seconde fois comme curé à Eneille. Le 10 novembre 1558, Robert de Berghe, évêque de Liège, fait savoir que Thierry d'Amay, chanoine de Neufmoustier, après avoir joui de la cure d'Eneille, a résigné cette charge et s'est retiré à Neufmoustier, où il a fondé une messe septimanale.

En 1566, nous retrouvons comme curé d'Eneille Arnould du Bois, dit Sohey, ou Arnoldus Sylvius ou Syllanus ; en 1573, Bertrand de Perwez ; et, la même année Arnould de Sohey, qui revient un instant, et est remplacé par Jean Tixhon, chanoine de Notre-Dame à Huy, qui vient comme *procurator* d'Arnould de Sohey.

Le 31 février 1575, Everard de Manderscheid, archidiacre du Condroz, fait savoir qu'Arnould de Sohey, chanoine de Neufmoustier, a résigné la cure d'Eneille, que l'Abbé de Neufmoustier a présenté Léonard Henroteau et qu'il l'a admis à la dite cure. Or nous avons de la même année la copie d'une bulle du pape Grégoire qui confie la cure d'Eneille à Guillaume de Granhan, prêtre du diocèse de Liège : mais celui-ci l'ayant résignée, le pape la confère à Jean Monet et ordonne à l'official de Liège de l'installer.



Le château fort de Durbuy vers 1730-1740 (détail d'un lavis de Mathieu-Antoine Xhrouet).

De là un nouveau procès entre Jean Monet et Léonard Henroteau.

Sire Jean Monet, curé de Wéris, convoitait depuis longtemps la cure d'Eneille. Il avait bouté en tête à Jean de Brialmont, seigneur foncier d'Eneille, que le droit de patronat et présentation de la cure lui appartenait. Ces propos furent agréables au seigneur qui désirait s'exempter des dîmes qu'il devait au curé comme les autres paroissiens. Aussi, lorsque Arnould de Sohey mourut, à l'heure de minuit, le 30 janvier 1575, le seigneur de Brialmont s'empessa d'agir. Dès le lendemain, de bon matin, il donna collation absolue au curé de Wéris, comme s'il ne fût besoin d'autre institution; si bien que l'archidiacre du Condroz refusa de l'investir.

Jean de Brialmont avait même employé la violence; avec quelques-uns de ses manants, il était venu rompre la muraille du cimetière et forcer la serrure de la porte de l'église, en présence de Waty Warnant, chanoine de Neufmoustier, qui protesta vivement.

Il y avait en ce moment trois curés prétendant à la cure d'Eneille. Jean Tixhon, qui résigna le 30 janvier 1576 entre les mains de Josse d'Orgeo, en faveur de Léonard Henroteau de Serey (Seraing), lequel allait continuer contre Jean Monet un procès qui dura jusqu'en 1580.

Dans le courant de 1576, Jean Monet provoque une enquête contre le chanoine Henroteau et l'on cite comme témoins sire Cloze de Petite-Somme, prêtre; sire Henri Buisson de Marche, vice-curé de Granhan, et différents paroissiens d'Eneille, qui déclarent que le défendeur est de bonne vie et mœurs et qu'il remplit bien son office.

Le 13 juillet 1577, le Conseil du Luxembourg accorde la *recréden*ce de la cure en faveur de Jean Monet. Mais le 15 août suivant, une sentence du Grand Conseil de Malines révoque celle du Conseil du Luxembourg, disant que la possession de Neufmoustier est légitime et confirmée par décision papale, faisant sans doute allusion à la bulle de 1178. En conséquence, il renvoie l'affaire au Conseil de Namur, qui donne raison aux chanoines et déboute sire Monet, 30 juin 1582.

Pendant le procès, on avait séquestré les biens de la cure, et nommé administrateur des biens Jean Lambert de Grandhan, voué de Fronville et prévôt de Durbuy, qui refusa de rendre compte de sa gestion. Une sentence du Conseil de Namur lui ordonna de liquider, le vingt-trois juin 1583.

Il nous reste du temps de Léonard Henroteau deux documents concernant certaines charges du curé: l'un, du 2 novembre 1577, où, à sa demande, Everard de Manderscheid lui envoie le montant des droits reçus par l'archidiacre, lors de l'investiture des curés d'Eneille, ses prédécesseurs; l'autre, c'est une déclaration du 2 novembre 1600: l'official et les curés du concile d'Ouffet attestent que le curé d'Eneille n'est tenu en raison de la grosse dîme qu'il percevait qu'à fournir *taurum et verrem, secundum antiquam et inveteratam consuetudinem*.

Après résignation de Léonard de Seraing, le 22 juin 1602, Everard de Manderscheid investit de la cure d'Eneille Wynand Périlleux, chanoine de Neufmoustier présenté par l'Abbé. La mise en possession se fait par le notaire Nicolas Colette, pasteur de Méan.

Wynand Périlleux, présenté à Eneille par son Abbé avait d'abord été ajourné (25 avril 1601); Lambertus Lampceanus, de Ville, est admis à desservir l'église d'Eneille; puis, la même autorisation est accordée à Wynand Périlleux (16 juin 1601); enfin, Wynand est admis comme curé d'Eneille, à condition de prendre un vicaire honnête, instruit et approuvé, jusqu'à ce que lui-même soit trouvé capable. Cela n'empêche pas le dit Wynand d'être nommé abbé de Neufmoustier, en 1604. Il résigne en faveur de Pierre de Villers, le 26 octobre.

Le 11 juin 1618, Jean d'Elderen, archidiacre, investit Pierre Belleamy, chanoine de Neufmoustier, de la cure d'Eneille, vacante par résignation de Pierre Pierrotte, dont on ne dit pas autre chose, non plus que du successeur de Belleamy, le chanoine Gritte, qui fut ici le dernier moine de Neufmoustier, le dernier chanoine d'Eneille (1).

Il fut remplacé à sa mort par un prêtre séculier, Noël de Pierreux, qui vint à Eneille «d'abord comme desserviteur provisoire, l'an 1635-1636, lorsque la

peste et mortalité infectait tout le diocèse de Liège et les pays circonvoisins». Il fut quelque temps coadjuteur des deux derniers chanoines, avant sa nomination définitive.

Pour Noël de Pierreux comme pour tous les prêtres séculiers qui vont se succéder à Eneille investis de Neufmoustier, à la procédure indiquée plus haut pour la nomination d'un curé, on ajoute le serment ou l'obligation de ne pouvoir résigner, ni permuter de cure à l'insu et sans l'agrément du révérend prélat et chapitre des chanoines de Neufmoustier. Il prêta ce serment à l'Abbé Louy Nihoul, qui le présenta le 15 mars 1637; ceux de Neufmoustier ne voulant plus venir à Eneille.

Une autre formalité qui n'existait pas non plus jusque là, c'est la réception du saint rochet. Le même jour de mars, Noël de Pierreux reconnaît avoir reçu *habitum seu rochetum* des chanoines de Neufmoustier, uniquement afin d'obtenir la cure d'Eneille. *Uniquement*, c'est-à-dire qu'il déclarait n'avoir pas droit aux revenus des chanoines.

Les prêtres séculiers, comme autrefois les moines, venaient à Eneille, *in vicariam perpetuam*, comme vicaires perpétuels de l'abbaye. Ce système des *vestits* (vestitus rochet) de Neufmoustier dura jusqu'à la Révolution française.

1. NOËL DE PIERREUX était un enfant du pays. Il y avait à Septon une Cour de Pierreux, dont les actes sont conservés aux archives de Petite-Somme. Le nouveau curé d'Eneille appartenait à cette famille de justiciers. Son père Bernard de Pierreux avait épousé Marie de Longueville, le 12 mars 1594. Bernard de Pierreux était le fils de Jean de Pierreux († 1589) et de Jehenne de Bohon († 1590), qui avaient une messe anniversaire à Grandhan. Le nom de Noël est héréditaire dans la famille des Longueville, comme on peut le voir dans leur tableau généalogique, cité dans les *Communes luxembourgeoises* à l'article Longueville, section de la commune de Tohogne. La liste des anniversaires de Petite-Somme renseigne qu'on paie annuellement un escalin pour chanter vigiles et messe à l'intention de vénérable Messire Noël de Pierreux, ancien curé d'Eneille. Il y avait aussi pour lui une ancienne fondation à Eneille, où Messire de Pierreux fut curé pendant 53 ans. Dix ans avant sa mort, il écrit dans ses livres de comptes:

«Je soussigné, Vénérable Sire Noël de Pierreux, vestit du Noumosty, curé d'Enneilles, et vice-doyen du Concile d'Ouffet, ai aujourd'hui, 23 octobre 1679, la 43^e année de ma résidence pastorale des dites Enneilles, fait faire ma fosse de sépulture par Jean de Champion, demeurant à Deulin, et ai y apposé une tombe de pierre avec mes armoiries en quatre quartiers, la dite pierre de tombe reposant devant le grand crucifix de la dite église, où ai choisi ma sépulture, remettant mon corps et mon âme au pied de Dieu, priant et suppliant vouloir bénir mon âme, de la recevoir en sa sainte grâce au royaume du paradis. La dite tombe de pierre entièrement accommodée revient au prix de vingt florins brabants.» Or, cette belle pierre, maintenant fort abîmée, a servi longtemps de seuil au porche de l'église. Elle porte l'épithaphe suivante:



Pierre tombale de Noël de Pierreux assujettie au mur intérieur Sud du parvis.

1636-1688
ICY GIST VÉNÉRABLE SIRE
NOËL DE PIERREUX, VESTIT
DU NOUMOSTY, PASTEUR DES
ENNEILLES ET VICE DOYEN
DU CONCILE D'OUFFET, QUI
TRÉPASSAT LE 15^e JOUR
DU MOIS DE JANVIER 1688
ANNÉE DE SA RÉSIDENCE PASTO-
RALE LA 53^e. PRIEZ DIEU POUR SON ÂME.

A droite et à gauche de ses armes, on lit: Pierreux, Longueville. Son écusson porte un aigle biceps.

2. ANDRÉ LE CHARPENTIER, qui vint après lui, avait d'abord été chapelain aux Flémalles, à Souxhon et à Hologne-aux-Pierres; c'est connu par les nombreux actes notariés qu'il apporta ici, venant de ces trois premiers postes. «Vénérable Messire André Le Charpentier at commencé sa résidence pastorale des Eneilles à la St-Jean 1688, étant investit du sacré Rochet par le Révérend Nicolas Dauvin, très digne Abbé de Noumosty-lez-Huy, et reçu de

tous les Srs. chanoines du chapitre», dit une note de sa main.

Il était fils d'André Le Charpentier d'Eneille et de Jehenne Piron. Nous le savons par un acte de partage de 1679 où André Le Charpentier donne de son vivant ses biens sis à Eneille, et sur le ban d'Eneille, depuis le Bois du Rondchamps à l'ouest, jusqu'au ry de Savon, près de Durbuy, en somme, une fortune considérable, à ses quatre enfants: Messire André, Jehenne, Marie et Mathieu Le Charpentier. En outre des terrains, Messire André avait avec sa sœur Jehenne, chacun la mitant de la maison d'en haut, la mitant du fournil et des autres édifices et jardin y joignant, et aussi la mitant du cortil du château sous l'église avec la mitant des arbres à fruits.

Marie et Mathieu avaient chacun la mitant de la maison d'en bas et des édifices y joignant, ainsi que la mitant du jardin derrière.

Touchant l'usufruit vital d'André leur père, ses enfants lui promettaient de payer solidairement chacun annuellement 10 patacons, faisant en monnaie braibant 24 florins. Le paiement devait se faire en deux termes, le premier à la Saint-Jean-Baptiste, le deuxième au Noël. Si les dits enfants ou aucun d'eux refuse de payer les dix patacons, le père pourra sans voie de procès remettre la main à la part entière du défaillant et en disposer à son bon plaisir, et l'argent de l'usufruit vital du père se mettra en mains du Vénérable Messire André, pour le distribuer en ses nécessités.

André Le Charpentier est donc un enfant d'Eneille, devenu curé de sa paroisse natale; cela se voit assez souvent sous l'ancien régime. Son ministère parmi les siens fut très laborieux. Sa devise, gravée sur sa pierre tombale: *in laboribus a juventute mea*, se justifie par la puissante activité qu'il a déployée dans la restauration de l'église et de la maison pastorale, et dans ses fonctions de notaire apostolique, sans cesse consulté et mis en réquisition dans toutes les paroisses voisines pour sa science du droit ecclésiastique et du droit civil, dont il a laissé de nombreux formulaires et de nombreux actes en latin et en français.

Succédant à un vieux curé qui avait passé plus de 50 ans dans la paroisse, et qui, comme tous les vieux, s'était habitué à ses vieilles mesures, le nouveau venu trouva la maison de cure très délabrée. Ce fut pour lui une source de longues difficultés avec ses paroissiens et compatriotes. Mais si au cours de ces luttes il a pu se dire parfois que «nul n'est prophète chez soi», on ne le vit jamais dans ses justes réclamations dépasser le ton de la stricte équité ni de la douce urbanité, qui se monte rarement jusqu'à l'aigre-doux. On le verra par la suite, dans l'affaire de la restauration des édifices pastoraux.

André Le Charpentier avait deux neveux prêtres, l'un curé à Anthisnes, l'autre récollet à Liège. Il mourut le 15 mars 1727. Voici son épitaphe:

IN LABORIBUS A JUVENTUTE MEA

D. O. M.

HIC JACET R^{us} D^{nus} ANDRE-
AS LE CHARPENTIER, VES-
TITUS NOVIMONASTERII
PASTOR DES ENNEILLES
SPATIO 39 ANNORUM QUI
OBIIT 15^a MENSIS MARTII
ANNI 1727

VIATOR PRECARE PRO EO
REQUIESCAT IN PACE.



Pierre tombale d'André Le Charpentier.

Ses armes parlantes sont une interprétation de sa devise: *in laboribus a juventute mea* et même de son nom Le Charpentier: elles portent un chevron accompagné d'une hache (dextre) et d'une sorte de trident (senestre) posés en sautoir, et d'une ruche posée en pointe.

André Le Charpentier avait fondé à Eneille une messe septimanale, savoir tous les lundis de chaque semaine, pour le repos de son âme et de tous les fidèles trépassés, au taux de 30 florins, trois patars, trois liards, un gigot, dont les manants et surséants de Porcheresse payaient 15 florins, trois patars, trois liards, un gigot, affectés sur la généralité de leurs biens, par acte passé devant le notaire d'Ambremont et réalisé à la cour d'Havelange, le 3 mars 1722. Cette rente était payée par les Colin; le reste, par deux particuliers de Noiseux.

3. LAMBERT GROFAY fut le troisième curé séculier à Eneille, investi par le Révérend Abbé seigneur Henri-Ferdinand de Jacquemaert de Neufmoustier. Nous ne savons rien de ses origines.

Il avait pour devise «*dilexi decorem domus tuae*».

«*Ad majorem Dei gloriam domusque ejus decorem, écrit-il, anno 1742, novum confessionale; anno 1743, duo altaria, unum ad honorem B. M. Virginis, alterum sanctae Margaritae, Patronae huius parochiae; et anno 1744, sedilia communiae ecclesiae nostrae propriis expensis fieri curavi, item feretrum et duo majora candelabra lignea.*» Il semble bien que c'est du curé Grofay que viennent toutes ces vieilles choses encore en usage dans l'église. On trouvera plus loin tout le détail de son œuvre qui justifie si bien ces mots de son épilaphe : «*ecclesiae decorem maxime dilexit et promovit*». Il eut sa part aussi dans l'achèvement de la vieille maison pastorale. La note distinctive de son caractère, c'est une grande générosité. Il payait de sa personne et de sa bourse, et ses écrits ne laissent entrevoir aucune trace de difficultés entre lui et ses paroissiens.

Il avait comme auxiliaires, successivement ses neveux, l'abbé Michel et l'abbé Patron. Il mourut le 17 novembre 1753, comme l'indique sa pierre tombale :

HIC JACET
VENERABILIS DOMINUS
LAMBRTUS GROFAY
VESTITUS NOVIMONASTERII
PASTOR IN ENNEILLES PER
ANNOS 26, CUJUS ECCLESIAE
DECOREM MAXIME DILEXIT
ET PROMOVIT. OBIIT
17 NOVEMBRIS 1753
REQUIESCAT IN PACE. AMEN.



Pierre tombale de Lambert Grofay.

Sur la pierre tombale figure un blason, portant un chevron accompagné de trois marguerites : deux en chef et une en pointe.

Vénérable Sire Lambert Grofay avait fondé une messe basse annuelle à dire le jour de son trépas, sur une partie du petit pré dessous-le-Mont.

Item une deuxième messe tant pour lui que pour son neveu Lambert-Joseph Michel, vicaire d'Eneille et bénéficiaire de Saint-Paul à Liège.

La tombe de ce dernier dont il ne reste que deux fragments renseigne sa mort en 17 mai 1753.

Elle est le seul monument qui reste de la longue série des vicaires-marguilliers à Eneille.

4. Le curé LOSSEAU qui lui succéda signe au registre des rentes (vice-curé) ou desserviteur des Eneilles, en même temps que N. Patron, vicaire des Eneilles, la reddition des comptes de l'église, le 10 mars 1754.

Nous donnons la pièce intégralement pour montrer une fois pour toutes, comment cette formalité se réglait sous l'ancien régime.

«Le 10 mars 1754, les manants de la communauté et paroisse des Eneilles ayant été convoqués pendant la messe solennelle du premier et second dimanche de carême pour être présents et entendre les comptes de l'église du dit Eneille, du consentement et aveu de Monsieur Losseau établi desserviteur de la paroisse, présent aux dits comptes, à l'intervention de Jean-Pierre Georlet, curé de Petite-Somme, exécuteur testamentaire de feu sire Lambert Grofay, révérend curé des Eneilles, et de Monsieur Pierre-François-Louis Bomal, révérend curé de Statte et de Monsieur Nicolas-Henri Patron, prêtre vicaire des Eneilles, tous les deux héritiers mobiliers du dit feu curé des Eneilles, le tout compté et exactement liquidé de part et d'autre entre les manants soussignés et les susnommés, il se trouve que l'église d'Eneilles a de boni 93 écus, deux sous, sept petits liards, qui ont été enfermés dans une bourse de peau appartenant à l'église et mis en dépôt entre les mains de Philippe Legrand, manant d'Eneille, pour le garder en fidèle et honnête homme, comme le sien propre, qui pourra le confier aux soins et garde de Mademoiselle des Eneilles, dame du dit lieu, en cas qu'elle veuille bien s'en charger; lesquels manants soussignés ont constitué le révérend N. Patron, vicaire, pour vendre les grains de l'église argent comptant, dont il remettra le provenu dans la bourse de l'é-



Fragments de la pierre tombale de Lambert-Joseph Michel, vicaire d'Eneille.

glise, à l'assistance des manants qui s'y voudront trouver après semonce ; les dits héritiers mobiliers déchargés de toute obligation touchant la recette et administration des biens de la dite église pendant la vie de feu Monsieur Lambert Grofay jusque et ci-inclus le 10 mars 1754. En foi de quoy les manants ont signé et marqué cette pièce, et messieurs les héritiers, desserviteur et exécuteur testamentaire susdits, les jours, mois et an que dessus.» Six manants sur huit ne savaient signer.

Le 2 juin 1754, Monsieur Patron rend compte aux manants de sa commission et de sa gestion.

5. Le 30 juin 1754, après l'avertance par deux fois dans l'église paroissiale, Philippe Legrand a remis en mains de Monsieur DEVILLIER, curé moderne des Eneilles, les 73 écus, deux sous, 7 liards, qui lui avaient été remis par Monsieur Georlet.

C'est tout ce que l'on sait de Monsieur Devillier, qui du reste ne fit pas long séjour à Eneille.

6. PIERRE-FRANÇOIS GRADE le remplaça en 1755. Il était depuis sa sortie du séminaire (1754), bénéficiaire de l'église de Jumet.

Voici ce que nous en dit son successeur, M. Randollet, avec une petite pointe de malice : «*Reverendus Dominus Grade, ab anno 1755, in Eneilles pastor, desiderio ministerium maius implendi, majorique animarum curae vacandi, prope Huum, curam de Statte obtinuit, resignato hoc pastoratu, quem invitatus aut certe nolens volens acquievit et accepit. Hoc onus et munus excepit Joannes-Josephus Randollet, ex Halma, in parochia de Wellin 27^a aprilis 1725 natus, patria luxemburgensis, altaris sancti Huberti et Agathae in Fronville beneficiatus, nec non in Deulin sancti Remacli officio utens.*»

D'après cette note, Monsieur Grade ne serait venu à Eneille qu'à son corps défendant. Il y reste quinze ans. Monsieur Randollet lui reproche une certaine négligence à poursuivre les défaillants en matière de rentes.

Dans une lettre au Prince-Evêque de Liège, il demandait de pouvoir résigner la cure d'Eneille en faveur de Monsieur Randollet, *cum reservatione modicae pensionis ducentorum Brabantiae florinorum, ... vel permutationem cum eodem inire erga simplex beneficium ecclesiasticum.*

Nous savons par un mot de Monsieur le curé Georis qu'il mourut à Statte, lieu de sa naissance, un an et demi après son arrivée, inconsolable d'avoir quitté Eneille et surtout repentant de son arrangement avec Monsieur Randollet.

Nous donnons en appendice son acte de résignation à Neufmoustier, du consentement de l'Abbé et des Chanoines, alors au nombre de 15, comme l'indique par hasard, une surcharge au texte de la formule de résignation.

7. JEAN-JOSEPH RANDOLLET, de Halma (Wellin), avant de venir à Eneille, était bénéficiaire de Fronville et Deulin. Dès son arrivée ici, il s'occupe de réorganiser l'école et de nommer un vicaire-marguillier. Les premiers curés séculiers d'Eneille s'étant dévoués à la restauration de l'église et du presbytère, Monsieur Randollet eut à soigner surtout les revenus de l'église et de la cure et il parvint à créer pour un curé d'Eneille une situation matérielle assez bonne. Nous l'établirons plus loin d'après ses comptes. Ce fut un grand défenseur de la dîme et des droits pastoraux et il a laissé sur ce sujet des pages bien écrites, un véritable plaidoyer, dont l'avaient chargé les curés de la confrérie de Wéris, sans doute à cause de sa science et de sa plume facile.

Curé des Eneilles depuis 1770, il signe encore, jusqu'en 1786, non plus les registres de la paroisse, qu'il cesse en 1782, mais un petit journal ou *chasseraï* des rentes annuelles de l'église. Il mourut en décembre 1794. On est en pleine période révolutionnaire ; c'est le néant dans les archives d'Eneille jusqu'en 1796.

Du mois de janvier 1796 au mois d'avril, je trouve M. Garnier, desserviteur d'Eneille ; puis d'avril à juillet, M. Bottin ; et de juillet 1796 à 1804, Hubert Antoine, qui tiennent pour 1796 le registre des baptêmes, des mariages et des décès.

Il n'y a rien pour 1797 ; à partir de 1798, les inscriptions sont régulières.

8. Entré dans la paroisse à la Saint-Jean 1795, selon M. Georis, le curé ANTOINE vit la suppression de la paroisse, puis sa réunion à Grandhan, l'année

1804. La tradition rapporte qu'il s'était présenté ici déguisé en maquignon, chez le maire d'alors, F^{ois} Pire, qui s'employa plus d'une fois à le soustraire aux recherches des traqueurs de prêtres. Il devint curé de Grandhan, tout en restant administrateur d'Eneille, jusqu'en 1808. *Serve nequam ! ait dominus Georis ; nam rogatus a domino temporali des Eneilles ut aedificia pastoralia ac bona ecclesiastica publice vendita redimeret, redemit quidem, sed proprio nomine, eaque iterum ut sua cuidam advenae vendidit sacrilege. Interdicto multatus, rediit ex Grandhan ad suos in Terwagne, ubi mortuus est omnino contemptus.* Ainsi finit le dernier vestit de Neufmoustier.

Dans les comptes de Fabrique pour les années 1807 à 1810, on paie en tout 122 f. 35 au vicaire Spic pour ses obits et devoirs religieux pendant les années 1807 et 1808. Monsieur Spic ne fut que vicaire pendant la suppression de la cure, dit M. Georis.

9. JEAN-JOSEPH THIRY, le 6 septembre 1808, fut nommé à la succursale des Eneilles par Mgr Pisani de la Gaude, lors de la nouvelle circonscription des cures et succursales, conformément au décret du 30 septembre 1807. Il mourut à Eneille le 13 juin 1825. Le reste de l'année, la paroisse fut administrée par M. Lhermite.

10. Au 1^{er} janvier 1826, ENGLEBERT GEORIS, né à Hives (Laroche), le 4 août 1794, fait prêtre à la Trinité 1823, à Namur, vicaire à Dinant pendant deux ans, et à Gendron pendant cinq mois, fut nommé à la cure d'Eneille.

« Ce qu'il y a de remarquable pendant les années de la résidence pastorale d'Englebert Georis — lui-même le rapporte en ces termes le 28 juillet 1841 —, c'est qu'il prit à cœur les intérêts de la Fabrique, et que, aidé du Conseil, il remit tout en ordre, sépara et spécifia parmi les rentes, que l'on paie d'après les titres nouveaux, celles qui sont pour anniversaires, et celles qui sont pour l'entretien de l'église, comme on le voit dans le registre sommier de 1837. Il soigna aussi de son mieux l'église qu'il avait trouvée dans un dénûment complet de linge, de meubles et de bien des objets nécessaires pour la décence et la solennité des offices. *Dilexi decorem domus Domini*, j'ose le dire, que Dieu me le permette, non pas pour m'en glorifier, mais uniquement pour que mes successeurs en fassent encore plus que moi, pour la propreté du Lieu-Saint, que je n'ai pas négligé. Aussi Monseigneur l'Evêque Dehesselle, lorsqu'il vint confirmer le jour de la Saint-Jean 1839, eut la bonté de me dire que j'avais une église et une paroisse comme un couvent. »

Il mourut le 17 février 1844, âgé de 50 ans, d'une maladie de langueur. La cure fut alors administrée par H.-I. Biette, curé de Grandhan.

11. Il eut pour successeur PHILIPPE PRÉMONT, né à Vecmont (Laroche), le 15 mars 1815, vicaire à Habay en 1841, curé à Lavacherie en 1842, à Eneille en 1844, où il mourut en retraite, le 13 avril 1889. L'abbé Prémont continua l'œuvre du curé Georis, régla définitivement le paiement et le rachat des rentes, sans négliger non plus la beauté du Saint-Lieu, et multipliant les œuvres de piété dans le petit couvent de Monsieur Georis.

12. Il fut remplacé (1879-1907) par l'abbé VICTOR GASPARD, d'Erezée, qui, durant cette époque de troubles et de renaissance sociale, sut créer et entretenir toute une floraison d'œuvres locales, sous l'antique patronage de sainte Marguerite, vierge et martyre.



Pierre tombale d'Englebert Georis assujettie au mur extérieur Sud du parvis.

(1) Fonds de Neufmoustier, aux archives provinciales de Liège.

(Textes extraits des Publications de l'Institut Archéologique du Luxembourg, 1912, tome XLVII des Annales - « Les Eneilles à travers les Âges » par l'abbé Conrotte, curé d'Eneille - Chapitre VII, La paroisse, § II Les curés d'Eneille - Imprimerie et lithographie F. Brück, Arlon.)

NDLR - Les curés d'Eneille (complément)

E. Conrotte (1907-1918) - J. Diris (1918 à janvier 1927) - Joseph Blondeau (janvier 1927 à mars 1933) - Félicien Gurny (1933-1936) - Henry Kestens (1937 à mai 1939) - G. Mailleux (1939-1947) - Alexandre Jaunatre (1947-1955) - Séleck (1955-1959) - Dethienne (1960-1967) - Jean-Marie Peiren (1961-1986), délégué sacerdotal et dernier prêtre demeurant à Eneille - René Cambron (1968-1978), dernier prêtre diocésain - La paroisse d'Eneille sera desservie tantôt par les pères Franciscains de Marche, tantôt par les pères Oblats de Barvaux-sur-Ourthe. En 1985, venue des pères de Scheuts dans la paroisse : Jacques Piron (1985-1986) - Paul Grawez (1986 au 31 décembre 1995) - Adrien Rion (1987 à juillet 1987) - André Marchal (octobre 1989...)

L'église d'Eneille: son architecture

par Jean-Louis JAVAUX

A l'écart de l'Ourthe et de ses débordements, une succession de maisons et fermes encore très souvent en colombage, une vingtaine environ, forment le village de Grande-Eneille.



Un coin du village de Grande-Eneille.



Le presbytère et l'église vus du pont de Noisieux.



L'ancienne école d'Eneille.

L'église Sainte-Marguerite s'isole quelque peu, au nord-est, sur la butte schisteuse du cimetière, entre le presbytère rebâti vers 1810 (restauré en 1870) et l'école de 1861. Construite entièrement en calcaire, elle se compose d'une haute tour à l'ouest, flanquée d'un joli porche vers le sud, d'une longue nef de trois travées et d'un chœur plus ramassé auquel s'appuie une sacristie du côté nord. Elle constitue de fait un exemple caractéristique de la permanence du style gothique en plein milieu des temps modernes. Un classement comme monument et comme site a consacré sa valeur le 29 mars 1976.



Chœur, sacristie et partie du vaisseau.



L'église d'Eneille sur sa butte schisteuse.



L'église vue de l'Est.

La physionomie opaque et le moellonnage rugueux de la tour, ainsi que le canon trapu de la nef ont pu faire croire au remploi substantiel d'une bâtisse romane, datée parfois des environs de l'an mil. Mais rien, aucun élément déterminant, aucun vestige probant n'autorise à en reculer si loin l'époque de construction. Sainte-Marguerite des Eneilles appartient presque toute au XVII^e siècle, comme les tours dites « romanes » de Lavoir, en Hesbaye, ou d'Yvoy, en Condroz. Trois millésimes jalonnent d'ailleurs son histoire mouvementée: 1633 à la clé de voûte du chœur, 1689 à l'arcade est de la tour, 1704 sur la porte de la sacristie. D'autres précisions sont fournies par les annotations de quelques curés de l'endroit, qui percevaient les dîmes et, à ce titre, devaient intervenir dans les frais d'entretien et de réfection du bâtiment.



Clé de voûte du chœur, sa colombe et son millésime.



Arcade Est de la tour et son millésime.



Linteau de la porte de la sacristie et son millésime.



Fenêtre du vaisseau et fenêtre du chœur.



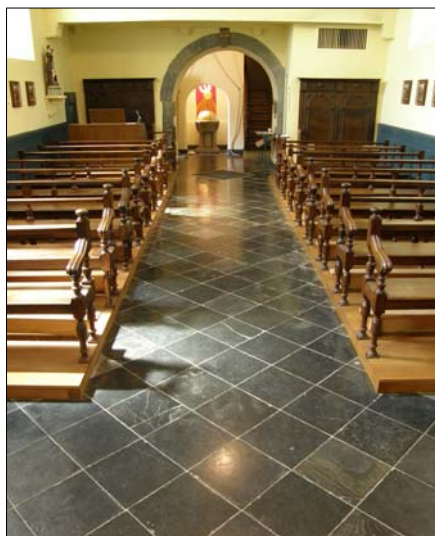
Unique fenêtre du chœur et trois pierres tombales.



Voûte d'ogive sur culots prismatiques.

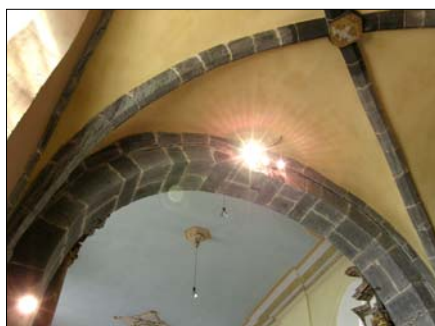


Au sommet des murs : corniche.



Les bancs, le carrelage.

Assez petit, le chœur combine une travée droite légèrement trapézoïdale à un chevet polygonal aveugle et très aplati. Une seule fenêtre en tiers-point, fortement ébrasée vers l'extérieur, y a été maintenue au sud. Au sommet des murs, court une corniche de pierre en cavet sur modillons en quart-de-rond, identique à celle des autres parties de l'édifice, excepté à la tour qui en est dépourvue. L'intérieur est couvert d'une simple croisée d'ogives aux nervures chanfreinées, qui retombe aux angles sur de petits culots prismatiques. A sa clé, une colombe du Saint-Esprit et le millésime: 1633. Vers la nef, deux demi-colonnes posées sur un petit piédestal portent l'arc triomphal en tiers-point. La modénature de leurs chapiteaux découle incontestablement de réalisations du siècle précédent (Wéris, 1532; Chardeneux, 1546; Anthisnes) et évoque la simplification des formes survenue à Ocquier, Clavier ou Florée, aux XVI^e et XVII^e siècles. Allure entièrement gothique donc, et qui contraste nettement avec quelques éléments Renaissance du mobilier: théothèque en pierre bleue dans le pan sud-est du chevet, boiseries et bancs du chœur, conservés aujourd'hui dans le fond de la nef. Derrière l'autel placé en 1710, survivent des peintures murales signalées par X. Folville (cfr. M.-H. Corbiau).



Arc triomphal en plein cintre.



Lavabo (ou crédence) en pierre bleue.



L'ancien banc Renaissance du chœur scié en deux.

La nef contemporaine, ou peu s'en faut, du chœur est mal connue, même si le plan actuel et une bonne partie des maçonneries sont primitifs. Car elle a perdu avant 1704, peut-être dès 1665, les deux chapelles apparemment assez menues qui la flanquaient juste en avant du sanctuaire. Les vestiges de deux arcades en tiers-point à l'intérieur et des coutures verticales au-dehors rappellent encore leur présence. Toutes les fenêtres ont en outre été renouvelées, celle du nord-ouest sans doute en 1665, par le curé Noël Pierreux, les autres

en 1840-1841, au moment où le gouttereau méridional était pratiquement refait à neuf pour un peu plus de 6.000 F de l'époque.



L'entrée du chœur vue du côté chaire à prêcher.



Les trois fenêtres de la nef (côté Nord).



L'église d'Eneille vue de l'Ouest.



Arcade du rez-de-chaussée de la tour.

La tour de plan presque carré fut rebâtie en 1689 par le curé du cru André le Charpentier: le millésime et les initiales du prêtre, A.C., figurent à la clé de l'arcade du rez-de-chaussée. Elle a remplacé une devancière décrite comme «défectueuse de trois côtés» par les archives. Ces dernières précisent en outre la durée du chantier, trois mois à peine, entre le 3 avril, date de la pose des trois premières pierres en présence du curé et des paroissiens, et le 2 juillet. Coût total: 181 patapons et 6 escalins, pour 25 verges de murailles et trois portails en pierre, soit à peu de chose près le prix payé en 1694 pour refaire les grange, étable et fournil en colombage du presbytère (163 F et 15 patars). Il est vrai que les villageois avaient fourni les matériaux nécessaires.



Entrée du parvis.



Vantail primitif de la tour.



Dans la tour: porte pour accéder au-dessus de la nef.



Charpente de la flèche.

Mis à part le réaménagement intérieur du rez-de-chaussée en 1911, la tour est conservée intacte. Ses murailles tараudées par l'humidité, surtout à l'ouest, sont juste percées de trois courtes prises de lumière qui n'assurent même pas un éclairage correct à chacun des quatre niveaux. Aujourd'hui abritée par le parvis, la porte en plein cintre s'ouvre au sud, cernée d'une archivolt issue tout droit de modèles gothiques du XVI^e siècle. Le vantail primitif est toujours là, remarquablement conservé, avec son bordage mouluré, ses pentures gravées, son cloutage irrégulier, son énorme serrure partiellement en bois.

L'intérieur de la tour est curieusement raidi, et ce depuis sa construction, par un important bâti en charpenterie, englobé en partie dans les maçonneries septentrionales et qui supporte le poids des cloches situées dans la partie inférieure de la vertigineuse flèche du XVII^e siècle. Foudroyée en 1777, cette dernière a été quelque peu tronquée à ce moment. Une arcade en plein cintre, à laquelle s'accroche le millésime signalé plus haut, ouvre le rez-de-



Charpente de la nef.

chaussée sur la nef. Juste au-dessus, une porte à linteau droit, qui dessert aujourd'hui le jubé, constituait jadis le seul accès aux étages, selon une disposition connue depuis l'époque romane. Les niveaux supérieurs n'offrent rien de bien particulier.

Le porche à deux niveaux s'est greffé au sud de la tour quelques années après l'érection de celle-ci. Régularité de l'appareillage des murs, robustesse des chaînes d'angle et présence d'une plinthe biseautée témoignent d'une attention toute particulière accordée à sa réalisation.



Le porche à deux niveaux.



Dans la tour, entrée en plein cintre située au-dessus du parvis.



A l'étage du parvis : petite déco.



Pierre tombale et arquebuserie au mur Sud du parvis.

On y accède par une belle rampe pavée, aménagée sans doute en 1744, qui devance la porte en plein cintre percée à l'est. Trois arquebuseries incommodes, car situées trop haut dans les murs, ont pris place au sud et à l'est du rez-de-chaussée. Elles rappellent concrètement l'insécurité relative des campagnes encore à l'époque. Eclairée au sud par une petite fenêtre à traverse, la pièce de l'étage a été conçue pour le séjour de quelque guetteur, comme à Lavoir par exemple. Sa paroi orientale montre en effet les restes d'une hotte de cheminée, mais qui semble n'avoir jamais été utilisée, du moins l'enrayure du gracieux clocheton bulbeux interdit-elle son fonctionnement.

Dernier ajout à l'église, la sacristie est datée sur le linteau de sa porte : « 1704/A.C. », initiales d'André le Charpentier déjà nommé, curé des Eneilles de 1688 à sa mort en 1727. Elle servit également de tribune particulière aux seigneurs de l'endroit, mais l'arcade percée vers le chœur en a été obturée au siècle passé. Une restauration complète de l'édifice est attendue avec impatience. (Ndlr: cette restauration a été achevée en 1995.)



Porte de la sacristie et arcade obturée.

Jean-Louis JAVAUX

BIBLIOGRAPHIE

J.L. ANTOINE, B. JEUNEJEAN et P. SCHERER, *Notes sur l'église de Lavoir*, dans *Revue des archéologues et historiens d'art de Louvain*, t.VII, 1974, pp. 105-120.

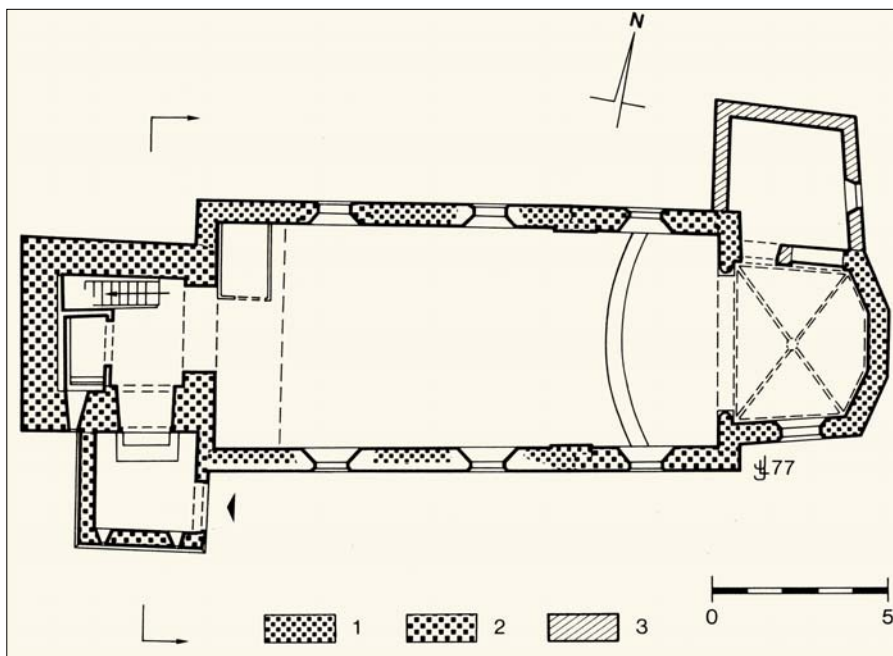
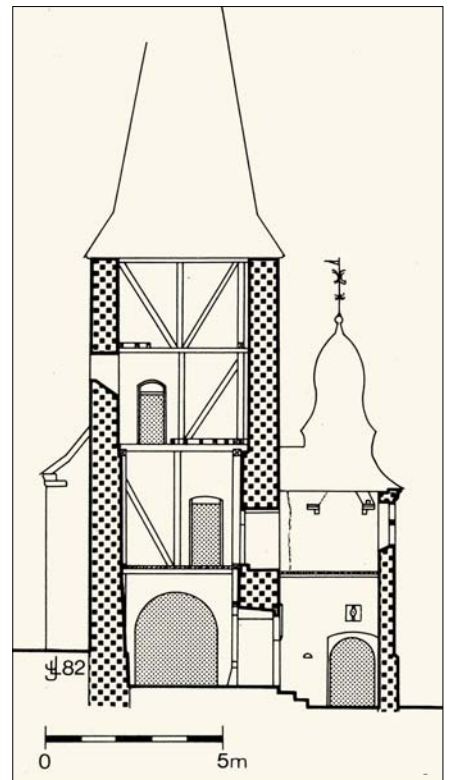
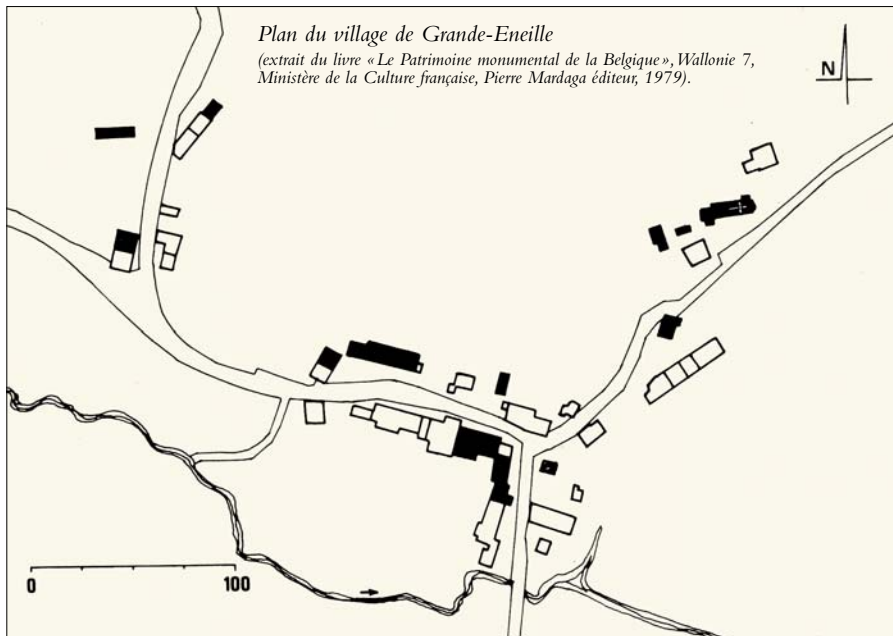
E. CONROTTE, *Les Eneilles à travers les âges*, dans *Annales de l'institut archéologique du Luxembourg*, t. XLVII, 1912, pp. 56-81 et 92-111.



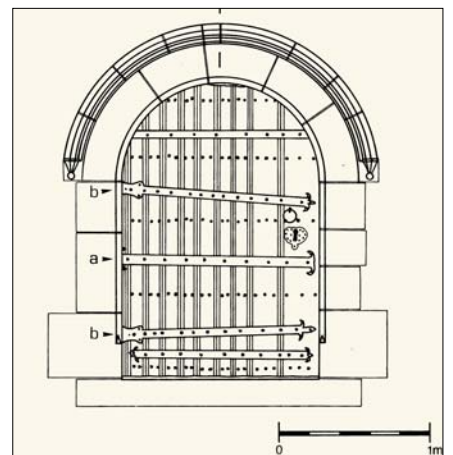
La sacristie (vue intérieure).



Eneille et son église vues du pont de Noisieux lors des crues de l'Ourthe en janvier 2011.



Eglise d'Eneille - Coupe transversale de la tour et du porche.



Grande-Eneille - Plan de l'église Sainte-Marguerite - Chronologie: 1. 1633; 2. Dernier tiers du XVII^e siècle; 3. 1704; 4. 1840-1910.

Eglise d'Eneille - Porte primitive de la tour.

(Textes, plans et dessins extraits de « Terre de Durbuy », catalogue d'exposition édité par le Ministère de la Communauté française, Chapitre IV: L'architecture à Durbuy, par Jean-Louis Javaux - Ouvrage collectif - 1982 - Imprimerie Rossel.)

L'église d'Eneille : son mobilier

par Marylène LAFFINEUR-CRÉPIN



L'autel majeur (retable).

Le rapport de la visite archidiaconale de 1700 révèle que l'église était, comme aujourd'hui, dotée de trois autels; celui de 1726, que l'autel majeur était «déceimment orné» (1). Ce meuble avait d'ailleurs été placé peu avant, en 1710, sous le pastoral d'André Le Charpentier (2). L'autel avait été amené de Durbuy par bateau. Son installation aurait pris trois mois (3). L'autel comprenait un piédestal avec tabernacle, des colonnes, un «tympane» (c'est-à-dire un tympan), une corniche, des chapiteaux, une moulure, un tableau avec des planches, quatre anges, une couronne impériale au-dessus du tabernacle. Deux artistes liégeois ont participé à sa réalisation: le sculpteur Julien Hallet (4) et l'un des deux peintres Riga (5). Ce meuble se confond-il avec l'actuel autel en bois peint à l'imitation du marbre? C'est très vraisemblable: dans l'ensemble, il correspond, en effet, à la description des éléments fournis. Par piédestal, il faut entendre le soubassement caché, aujourd'hui, derrière la table et le devant en forme de tombeau (6). Les colonnes, la corniche, les chapiteaux, la moulure, le tableau et deux anges sont toujours là. Le tabernacle et le trône d'exposition, flanqué et coiffé de volutes sculptées, étaient encore en place en 1912 (7). Du tympan, on ne trouve nulle trace. La faible hauteur du chœur avait-elle imposé de renoncer à lui? C'est possible. Cela expliquerait et la lenteur de l'installation et le recours à ce couronnement inhabituel et peu esthétique. La conception première, on peut en être sûr, devait être tout autre. On pourra l'imaginer en comparant l'autel avec son «jumeau» de l'ancien couvent des Clarisses urbanistes de Liège, réalisé à la même époque (8). Le retable représente un Calvaire avec Marie-Madeleine (toile; 204 x 96). Les deux adorateurs en bois doré, posés sur des socles de fortune, sont d'une belle qualité: chevelures, visages, anatomies et draperies ont été traités avec virtuosité et dans un style tout delcourien.



Le maître-autel.



Les deux anges delcouriens.



Le Calvaire du retable avec Marie-Madeleine.



L'autel latéral de la Vierge Marie.



L'autel latéral Sainte-Madeleine.

Les autels latéraux n'étaient ni consacrés ni dotés en 1726, mais on célébrait la messe à l'autel situé du côté de l'Evangile sur une pierre portative (9). Les deux autels actuels, en bois peint à l'imitation du marbre, furent placés en 1743 sous le pastoral et aux frais de Lambert Grofay (10): l'un fut dédié à la bienheureuse Vierge Marie (11), l'autre à la patronne de la paroisse, sainte Marguerite. Les dédicaces n'ont pas changé: ils

abritent les statues de la Vierge à l'Enfant (12) et de sainte Marguerite d'Antioche, placées dans des niches cintrées (13). De proportions étroites, ils ont été conçus de manière à dégager au maximum la vue du sanctuaire. Leur prototype semble bien être liégeois (14).



Têtes d'angelots sculptés (autel Nord).



Ancien banc de communion.



Agneau sculpté (autel Sud).



La chaire de vérité et son ange musicien.

Le banc de communion à balustres tournés, qui séparait autrefois les trois autels de la nef, a été enlevé.

La chaire, en chêne partiellement doré, est ornée simplement de panneaux moulurés. Elle est semblable à celle que conservait l'église de Bomal (15). Elle offre une particularité : la colombe traditionnelle de l'abat-voix, entourée de chérubins, n'est pas sculptée mais peinte.

L'église abritait deux confessionnaux. Le premier est une œuvre sans grand mérite du siècle dernier (16). Le second est plus original : c'est un petit meuble portatif (h. env. 130). Ils sont à présent remisés dans les combles de la nef.

Un banc en chêne, coupé en deux parties, occupe le fond de la nef. Son haut dossier est formé de panneaux sculptés d'arcatures aveugles, typiques de la première moitié du XVII^e siècle (17). Parmi les ornements accessoires (rosaces, pointes de diamant, écailles, motifs en damier), on notera les petites croix de saint André, déjà rencontrées sur la cuve de la chaire de vérité conservée au musée de Durbuy (18). La provenance de ces panneaux n'est pas connue : peut-être sont-ils les restes des boiseries de revêtement du chœur (19).

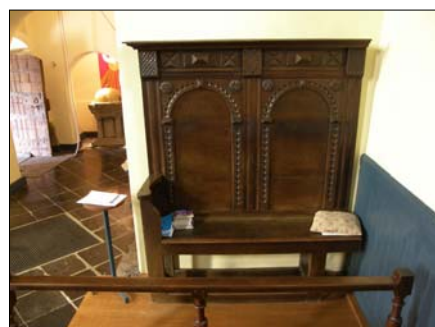
Marylène LAFFINEUR-CRÉPIN



Armoire encastrée (vers 1695?).



Les bancs de la nef (côté Nord).



Banc en chêne à haut dossier (coupé en deux).



Suspension du chœur.

BIBLIOGRAPHIE

E. CONROTTE, *Les Eneilles à travers les âges*, dans *AIAL*, 47, 1912, p. 1-177 ; NINANE, p. 43 ; DEBLON, dans *BSAH*, 52, 1976, p. 77-82 ; GOUDERS, p. 23-25 ; TANDEL, p. 255-264.

NOTES

- (1) DEBLON, pp. 79-80.
- (2) CONROTTE, pp. 69-70, 96. Ce curé, au nom prédestiné, fut l'un des restaurateurs de l'église. Sa devise était IN LABORIBUS A JUVENTUTE MEA.
- (3) Conrotte (pp. 69-70) prétend que l'autel a coûté 295 florins 4 patars. On ne saurait admettre un prix si peu élevé. Sans doute s'agit-il d'un paiement partiel, peut-être du solde du montant total.
- (4) Né en 1674, Julien Hallet est un sculpteur actif à cette époque. Nanti de deux reliefs, celui du métier des charpentiers (en 1701) et celui du métier des maçons (en 1706), il pouvait travailler et le bois et la pierre. «Lapidaire» de la cathédrale Saint-Lambert en 1709, sculpteur et marbrier de Jean-Théodore de Bavière en 1744, il a œuvré à Liège et dans la périphérie. A son propos, on verra P. COLMAN et B. LHOIST-COLMAN, *Le château d'Aigremont*, I, dans *Bulletin de la commission royale des monuments et des sites*, 5, 1975-1976, pp. 121-122, 124-125 ; P. COLMAN, *Les sculpteurs liégeois contemporains de Laurent Delvaux*, ... p. 67.
- (5) H. HYMANS, dans *Biographie nationale*, 19, Bruxelles, 1907, col. 334-335.
- (6) Ces derniers ne remontent pas au-delà du XIX^e siècle. Le tombeau est identique à celui



Lustre de la nef.



Christ en fonte assujetti au mur Sud du vaisseau.



Ancien coq de l'église (remplacé en décembre 1991).

qui orne le maître-autel de l'église de Durbuy (*supra* p. 175).

(7) Reproduits dans CONROTTE, p. 97. L'une des niches de l'expositorium montrait Dieu le Père entouré de chérubins. De la « couronne impériale », on ne trouve nulle trace. Elle était probablement soutenue par les deux anges (perdus) accrochés ou posés sur la partie supérieure du trône, à l'instar de ceux qui ornent les expositorium de l'église Saint-Apollinaire de Bolland (1724; ACL B81741), de l'église paroissiale de Clermont-sur-Berwinne (vers 1725; ACL M14473), de l'église Saint-Nicolas-Outre-Meuse (H. KÜPPER, *Tabernakelkonstruktionen des XVIII. Jahrhunderts in der Diözese Lüttich*, dans *Aachener Kunstblätter*, 24-25, 1962-1963, fig. 19).

(8) Aujourd'hui chapelle des Dames de l'Instruction chrétienne. L'autel a été démoli en 1975. Il n'était pas daté, mais son décor sculpté, fait de godrons, de chutes de feuilles de laurier et de grosses hélianthès, permet d'en situer la réalisation dans les premières années du XVIII^e siècle (ACL B175678). Avec ses deux paires de colonnes composites réunies par des portions d'entablement concave et avec son couronnement cintré, décoré de caissons à grosses fleurs épanouies, il constituait une réplique très simplifiée du maître-autel de l'église Saint-Barthélémy, placé vers 1707 (cat. expo. *Le siècle de Louis XIV ...*, n° 150 et pl. XVI; PHILIPPE, o.c., pp. 131-132 et fig. 159).

(9) DEBLON, p. 79.

(10) Sa devise était DOMINE, DILEXI DECOREM DOMUS TUAE (CONROTTE, p. 70-71, 96-97). C'était aussi celle des chanoines « vandales ou embellisseurs » du XVIII^e siècle (Louis RÉAU, *Histoire du vandalisme. Les monuments détruits de l'art français*, I, *Du haut Moyen Age au XIX^e* [1959], pp. 109-135. En 1742, le curé Grofay avait fait l'acquisition d'un nouveau confessionnal et, en 1744, de sièges, d'un reliquaire et de deux grands candélabres de bois.

(11) Une pierre d'autel fut prêtée, en 1770, par Adriane-Charlotte de Brialmont-Wallay pour servir à l'autel de la Vierge (CONROTTE, p. 101).

(12) Celle-ci date de la seconde moitié du XIX^e siècle (GOUDERS, p. 25). Elle remplace probablement une statue disparue.

(13) Ces deux autels latéraux ne semblent pas avoir subi de remaniements importants. Seuls les antependium, du même type que celui du maître-autel, sont des ajoutes du siècle dernier. L'un montre trois chérubins et le monogramme de la Vierge dans une gloire de rayons; l'autre, l'Agneau de l'Apocalypse. Les portes des deux tabernacles ont été repeintes.

(14) Avec leur haute prédelle à panneaux moulurés, leurs paires de colonnes composites et leur couronnement, ils offrent certaines ressemblances avec des autels liégeois du début du XVIII^e siècle, notamment avec l'autel Saint-Roch de l'église Saint-Barthélémy (G. HANSOTTE, *L'église Saint-Barthélémy à Liège*, 2^e éd. [Feuillets archéologiques de la Société royale Le Vieux-Liège], 1967, p. 17).

(15) *Supra*, p. 173.

(16) Il a été offert par le curé Philippe Prémont, décédé en 1889 (CONROTTE, pp. 74-75, 101).

(17) E. BRAHY-PROST, *La décoration de la Renaissance sur le mobilier liégeois*, dans *Annales du 21^e congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, II, Liège, 1909, pp. 730-745; PHILIPPE, o.c., p. 115. Les exemples d'un pareil décor, fait tantôt d'arcatures aveugles, tantôt de niches réelles ou feintes, abondent. Voici quelques témoins issus de l'ameublement religieux: chaires de l'église Sainte-Véronique à Liège (1629), de l'église de Hodeige (1630), de l'église d'Awans, de l'église de Haltinne (1621); chaire de Conjoux, provenant de la collégiale de Ciney (cat. expo *Meubles anciens du Condroz*, Havelange, 1979, pp. 9-10, fig. I); boiseries de la sacristie de l'abbaye Paix-Notre-Dame (ACL B170778) et de l'église Sainte-Véronique (ACL B153439) à Liège; boiseries de Foy-Notre-Dame (vers 1630) et de Scy (vers 1640); cat. expo *Meubles anciens du Condroz*, fig. 4 et 5); confessionnal de Scy (*ibidem*, fig. 5).

(18) *Supra*.

(19) Celles-ci furent réaménagées en 1665 sous le pastoral de Noël de Pierreux (CONROTTE, p. 93). En 1911, un panneau à arcature servait encore à fermer les fonts (*ibidem*, p. 98).

(Textes extraits de « Terre de Durbuy », catalogue d'exposition édité par le Ministère de la Communauté française, Chapitre V: Les Beaux-Arts - Le mobilier religieux dans les églises et les chapelles de Durbuy, par Marylène Laffineur-Crépin - Ouvrage collectif - 1982 - Imprimerie Rossel.)



Les six vitraux de la nef et l'unique vitrail du chœur.

L'église d'Enneille: sa sculpture et son orfèvrerie

par Robert DIDIER, Françoise LEUXE et Jean-Luc GRAULICH

SCULPTURE

Christ en croix

Bois surpeint, 141 cm.

Ecole mosane (atelier hutois ou condruzien), vers 1520-30.

Le caractère mosan de l'œuvre apparaît dans le traitement de l'anatomie dont la raideur cadavérique est soulignée d'une manière expressive dans le rendu de la musculature et des tendons. Les jambes et les pieds sont caractéristiques à cet égard. Le perizonium croisé n'est pas moins typique d'un modèle en faveur dans les ateliers liégeois. Par ses proportions plus courtes et par une certaine schématisation, le Christ d'Enneilles ne peut cependant pas se confondre avec les œuvres liégeoises dont il donne une interprétation régionale. De celle-ci, un sculpteur secondaire œuvrant dans le Condruz s'inspirera, sauf en ce qui concerne le perizonium, comme le suggèrent des Christs de Flostoy et de Barvaux-en-Condruz.

R.D.

Anges adoreurs du maître-autel

Bois doré, 65 cm.

Ecole mosane (Liège, J. Hallet), vers 1710.

Complément fréquent des autels baroques, ces Anges, peut-être dus à J. Hallet, interprètent fidèlement, mais non sans une certaine lourdeur, des modèles et le style de J. Del Cour et de son atelier. Les attributs, l'organisation et la formulation de la draperie ainsi que les nuages sur lesquels les anges sont agenouillés sont caractéristiques à cet égard.

R.D.

Bibliographie: E. CONROTTE, *Les Enneilles à travers les âges*, dans *Ann. Inst. Arch. Lux.*, XLVII, 1912, pp. 92-111.



Christ en croix (vers 1520-30).



Saint Joseph (vers 1860).



Ange adoreur côté évangile (style baroque).



Ange adoreur côté épître (style baroque).

Saint Joseph

Bois polychrome, 84 cm, vers 1860.

S'appuyant sur le bâton transformé en fleur de lys, symbolisant son mariage virginal, saint Joseph porte sur le bras gauche l'enfant Jésus bénissant. L'œuvre se rattache à la production saint-sulpicienne dont on conserve plusieurs exemples dans les églises de Barvaux, de Durbuy, etc. La référence stylistique semble être ici des modèles du XIV^e siècle repensés à travers une vision idéalisante de l'art gothique réinterprété avec sécheresse tandis que l'expression des visages s'affadit. Cette représentation est à mettre en relation avec le culte de saint Joseph qui connaît un important renouveau à partir de 1847.

R.D. et E.L.



Sainte Marguerite d'Antioche (1743).



Sainte Marguerite d'Antioche (détail).

Sainte Marguerite d'Antioche

Bois polychrome, 94 cm.

Ecole mosane, 1743.

Dans une attitude mouvementée, la sainte foule aux pieds Satan ayant pris, suivant la légende hagiographique, l'apparence d'un dragon ailé qui, dans maintes représentations de la sainte s'apprête à engloutir celle-ci dans sa gueule. L'attitude mouvementée est soulignée par l'agitation et le traitement dynamique de la draperie. L'œuvre reflète la suite du style de Del Cour et de son école. Si la conception dynamique de la sculpture est conservée, le développement spatial de la draperie est ici très atténué, de même que s'est modifiée la formulation caractéristique de la draperie telle qu'elle apparaît dans les œuvres du maître liégeois et de son école. La datation est à mettre en relation avec celle des autels latéraux.

R.D.

Bibliographie: E. CONROTTE, *op. cit.*



Saint Roch de Montpellier (1816).

Saint Roch de Montpellier

Terre cuite polychrome, 88 cm.

Aug. de Favereau et J. Wilmotte, 1816 (signé et daté).

L'intérêt et la rareté de l'œuvre réside dans ses dimensions. Le sculpteur ayant conçu la représentation du saint pestiféré demeure fidèle au style de la seconde moitié du XVIII^e; seul le socle orné de deux bâtons de pèlerin avec bourdon s'adapte au style néo-classique.

R.D.

Bibliographie: A GOUDERS, 1977, p. 25.

Fonts baptismaux

Calcaire de Meuse, 89 cm (fût central et colonnettes renouvelées).

Ecole mosane, début XII^e siècle.

Par sa cuve cylindrique cantonnée de quatre têtes masculines et décorée, sur chaque face, de quatre arcatures soutenues par des colonnettes avec chapiteau à palmettes simplifiées, par le gros fût central flanqué de quatre colonnettes reposant sur une base carrée amortie, ces fonts baptismaux sont caractéristiques d'un type mosan dont relèvent ceux de Flostoy et de Pondrôme par exemple. L'austère simplicité des fonts des Enneilles est compensée par les quatre têtes sculptées rigoureusement, leur relative schématisation contribuant à en souligner la force expressive. La simplicité de ces fonts, le traditionalisme inhérent à ce genre de production rendent une datation précise malaisée. La datation proposée par L. Tollenaere (début XII^e siècle) serait peut-être à revoir.



Les fonts baptismaux (début du XII^e siècle).

R.D.

Bibliographie: L. TOLLENAERE, *La sculpture sur pierre de l'ancien diocèse de Liège à l'époque romane*, Gembloux, 1957, p. 224.

Lavabo

Calcaire bleu de Meuse.

Ecole mosane, 2^e tiers XVI^e siècle.

Ce lavabo encastré dans le mur et supporté par un fût en demi-colonne mérite de retenir l'attention par sa décoration sculptée à mettre en rapport direct avec tout le vocabulaire stylistique de la Renaissance mosane, la décoration de la cour du Palais des Princes-Evêques à Liège pouvant servir de point de référence.

R.D.



Lavabo (2^e tiers du XVI^e siècle).



Angé musicien de la chaire à prêcher (première moitié du XIX^e siècle).



Christ du parvis.



Statue habillée de la Vierge à l'enfant (seconde moitié du XIX^e siècle).

ORFÈVREURIE

Calice

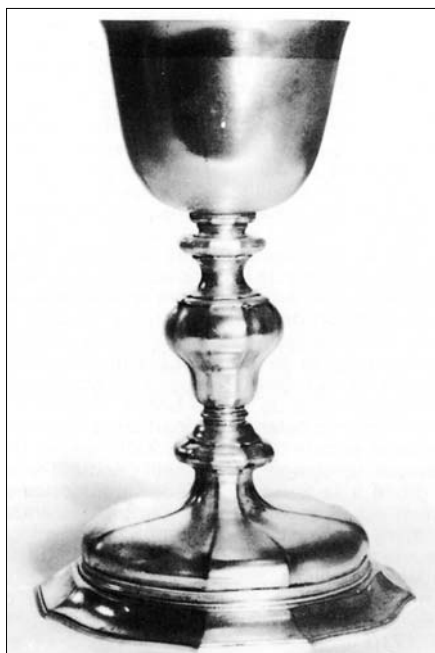
La simplicité du calice de Grande-Eneille caractérise plusieurs pièces de la région datant des XVII^e et XVIII^e siècles. Cette sobriété correspond sans doute à la modicité relative de la fortune des donateurs mais aussi à son goût esthétique. Ce calice date de 1748-1749. Il porte, outre les poinçons de Liège, ceux d'un orfèvre aux initiales A.D., une striche et l'inscription «Eneilles». La forme de la base, quatre pans en chapeau de gendarme alternant avec les pans droits, impose son mouvement à toute la tige. Il n'y a pas de fausse coupe.

Burettes et plateau

Les prescriptions liturgiques prévoyaient le métal précieux pour les parties de la vaisselle du culte qui entrent en contact direct avec les saintes espèces. Généralement, ce minimum a été largement dépassé. Les plateaux et les burettes d'argent témoignent de la tendance à étendre l'emploi du métal précieux à tous les objets du culte. L'église Sainte-Marguerite possède un ensemble datant de 1751-1752. Le plateau a seize pans courbes et quatre pans droits. Cette alternance se retrouve à la base et au sommet des burettes. Les lettres A et V en argent moulé servent de pousciers. Elles permettent de distinguer le récipient qui contenait l'eau (aqua) de celui destiné à recevoir le vin (vinum). Les fretels sont en forme de grappe. Celui d'une des burettes a disparu (il figure sur le cliché ci-dessus). Chaque pièce porte les armoiries conjointes d'Ignace de Brialmont, seigneur du lieu, et de sa seconde épouse, Marie Géraldine de Coppin de Conjoux. L'ensemble a été exécuté en 1751-1752 par l'orfèvre liégeois Olivier Frankson.



Burettes et plateau (1751-1752).



Calice (1748-1749).



Ostensoir-soleil (XIX^e siècle).

Jean-Luc GRAULICH

(Textes extraits de «Terre de Durbuy», catalogue d'exposition édité par le Ministère de la Communauté française, Chapitre V: Les Beaux-Arts - La sculpture dans les églises et les chapelles de Durbuy, par Robert Didier et Françoise Leuxe - L'orfèvrerie religieuse, par Jean-Luc Graulich - Ouvrage collectif - 1982 - Imprimerie Rossel.)

